1893

LES

ARTISTES CÉLÈBRES

COLLECTION PLACÉE PAR AUTORISATION MINISTÉRIELLE
DU 15 JUILLET 1892
SOUS LE HAUT PATRONAGE DU MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

LES

FRÈRES VAN OSTADE

PAR

MARGUERITE VAN DE WIELE

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE 65 GRAVURES

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART
L. ALLISON & C[ie]
8, Boulevard des Capucines, 8



ADRIAAN VAN OSTADE.

Fac-similé de la gravure de Jacob Houbraken.

LES

ARTISTES CÉLÈBRES

COLLECTION PLACÉE PAR AUTORISATION MINISTÉRIELLE
DU 15 JUILLET 1892
SOUS LE HAUT PATRONAGE DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS

LES

FRÈRES VAN OSTADE

PAR

MARGUERITE VAN DE WIELE

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART
L. ALLISON & CIE
8, BOULEVARD DES CAPUCINES, 8

Les
richesses du
Cabinet
des Estampes
et des Collections de
MM. Bouillon et Henry Lacroix,
mises à notre disposition
avec le
plus obligeant empressement,
nous ont permis d'illustrer
brillamment cette monographie.
Nous avons eu soin
d'indiquer, parmi les œuvres
des deux maitres que
nous avons reproduites, celles
que Smith a décrites
dans
son *Catalogue
raisonne.*

LES FRÈRES VAN OSTADE

CHAPITRE PREMIER

Erreur d'Arnold Houbraken et de tous les critiques qui l'ont suivi, au sujet du lieu de naissance des frères Van Ostade : ils ne sont pas Allemands, mais Hollandais. — Nom véritable du père. — La famille. — Les deux mariages d'Adriaan. — Son entrée dans la Gilde de Saint-Luc. — Il n'a pas pu s'enfuir en 1662 devant les armées de Louis XIV, comme Houbraken et M. Charles Blanc l'affirment, puisque ces armées n'entrèrent en Hollande que dix ans plus tard. — En 1662, il était à Harlem, doyen de la Gilde de Saint-Luc. — Sa situation de fortune. — Il n'est pas mort à Amsterdam, mais à Harlem, en 1685. — Son billet d'enterrement ; sa sépulture. — Vente publique, en cette dernière ville, peu de temps après ses funérailles, de la collection de tableaux faisant partie de sa succession. — Izaak. — Intéressantes découvertes du docteur van der Willigen.



HOMME ET FEMME MARCHANT ENSEMBLE.
Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 24.)

Il serait curieux de rechercher comment Arnold Houbraken, l'écrivain hollandais du xviie siècle, qui a si joliment esquissé le portrait des peintres de son temps, fut amené à croire qu'Adriaan et Izaak Van Ostade naquirent à Lubeck. Certes, nombreux sont les maîtres étrangers qui furent vassaux et feudataires de l'art des Pays-Bas et on les citerait aisément. Ce ne serait donc pas un bien sûr témoignage de leur origine que de démontrer à quel point la peinture des frères Van Ostade fut hollandaise avec tous les caractères de la race, mais, en vérité, cela est d'autant

plus rationnel qu'ils étaient non pas Allemands, non pas de Lubeck, sur la Baltique — comme on l'a constamment prétendu — mais Hollandais, de Harlem, sur le lac de Harlem. L'erreur commise à leur sujet par le charmant iconophile et par ceux qui l'ont suivi ne s'explique

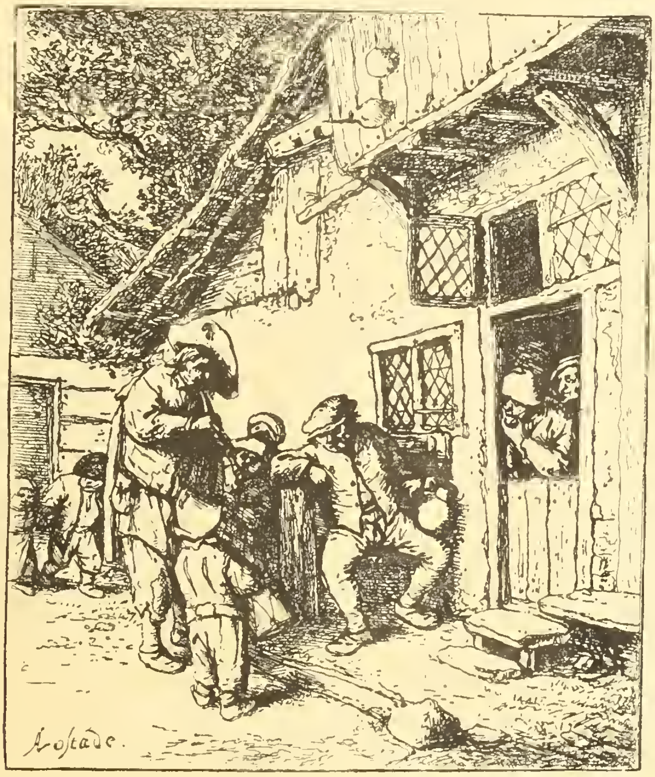


LE VIELLEUR.
Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 8.

pas, car il suffisait d'interroger les Archives de cette ville où l'on sait, tout au moins, qu'ils ont habité, pour découvrir que ces fins observateurs de la vie et de la nature n'avaient aucune attache germanique.

Leur père, Jan Hendricx, était de Eyndhoven, petit village des Polders et, selon une coutume assez générale de cette époque, quand il vint s'établir à Harlem, au commencement du XVII[e] siècle, on s'habitu

à l'appeler Jan Hendricx, van Eyndhoven ; ce qui revient à dire : *Jean, fils d'Henri, de Eyndhoven.* Les noms propres n'avaient, en ce temps-là, ni l'importance ni la stabilité qu'on leur accorde aujourd'hui et, en Hollande, comme en Flandre, on employait les surnoms pour dési-



LES MUSICIENS AMBULANTS

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 38.)

gner les gens, lorsqu'on ne se bornait pas à faire suivre leur nom de baptême par celui de leur père ; on ajoutait alors à ce dernier le mot *zoon*, *zen*, fils, que les Flamands prononcent et écrivent *soon*, *sen;* parfois, on s'en tenait à la lettre *z* ou à la lettre *s*, en abréviation, ou à la lettre *x*, par corruption. Au bout de quelque temps, ce nom, ainsi composé de ceux d'un père et d'un fils appartenant à la même famille,



LE FUMEUR A LA FENÊTRE.

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 10)



Ar. Ostade

LA TENDRESSE CHAMPÊTRE.

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade — (Bartsch, nº 11.)

se fixait, devenait le terme d'appellation courante de tous les membres de cette famille, et c'est ainsi que l'on a, dans les pays de langue néerlandaise, tant de : *Janszen* ou *Jansz*, fils de Jean; *Jacobzoon*, fils de Jacques; *Joorissen*, fils de Georges; *Michiels*, fils de Michel; *Pietersen*, fils de Pierre; *Fredrix*, fils de Frédéric.

Il arrivait aussi qu'on particularisait davantage, que ces noms de baptême étaient complétés par celui du lieu de naissance et qu'on faisait, comme on fit pour le père des Ostade : de Jan Hendricx, *Jan Hendricx*, *van Eyndhoven*.

Installé à Harlem, il y obtint le droit de bourgeoisie en 1605 et s'y maria la même année. On lit dans le registre des Mariages que « Jan Hendricx van Eyndhoven épousa, le 16 janvier 1605, Janneke Hendriksen, de Woensel[1], domiciliée à Harlem, sur le Ossenmarkt ».

Quand on est fils d'un homme appelé Jan Hendricx van Eyndhoven, et n'aurait-on pas eu pour mère une Hendriksen, il y a de fortes présomptions pour croire qu'on possède des origines bataves; mais si, de toutes ces désinences, qui sentent si franchement le terroir, nous rapprochons celle de *Ostade* attribuée aux deux frères et qui appartient à un petit hameau des environs de Harlem, voisin de Eyndhoven, nous en arrivons vite à cette conclusion que nos artistes descendaient d'une famille hollandaise originaire de Ostade près de Eyndhoven, et qu'il en fut pour eux comme pour tant de leurs prédécesseurs et de leurs contemporains illustres, dont le nom se trouve confondu avec celui de l'endroit où ils virent le jour ou d'où provenaient leurs ascendants.

Nul n'ignore que Jan van Schorel est ainsi désigné en souvenir du village de *Schoorl*, sa patrie; Martinus van Veen est natif du hameau de *Heemskerk*, et c'est ce dernier terme qui est employé de préférence lorsqu'on veut parler de lui. Pourquoi Gossaert, le célèbre primitif, a-t-il été appelé *Jan Mabuse*, sinon parce qu'il avait eu son berceau à Maubeuge, *Mabuse*, en flamand? Le vrai nom de Lucas de Leyde était *Lucas Jacobz*, et le chef de toute une dynastie de peintres a perdu le sien, en immortalisant celui d'un pauvre village des environs de Bréda : on l'appelle *Brueghel* et tous ses enfants comme lui; mais le nom véritable, celui des ancêtres, quel était-il ? On l'ignore.

Je pourrais multiplier les exemples et c'est bien inutile, car la nationalité des frères Van Ostade est désormais établie : ils sont nés à

1. Village situé à proximité de Eyndhoven.



Ostade pinx — Dunker sc.

PAYSANS JOUANT AU GALET.

Fac-similé de la gravure de Dunker, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade. — (Collection du duc de Wellington.)

(Smith, t. Ier, p. 124, n° 62.)

Harlem, d'un père hollandais et protestant, venu de Eyndhoven ou, mieux, de Ostade, près de Eyndhoven, et d'une mère harlemoise. Cela ressort à l'évidence d'un excellent travail publié à La Haye, par feu le docteur A. van der Willigen [1], et où apparaissent non seulement l'arbre généalogique de la famille, mais de nombreux actes officiels qui la concernent.

La manière dont il procéda pour arriver à dégager les origines réelles des Ostade ne manque pas d'intérêt : M. van der Willigen, qui était très amateur d'estampes, possédait au nombre des portraits de sa collection ceux d'Adriaan et d'Izaak : deux beaux dessins en couleurs, de la main du frère aîné, provenant de l'atlas de Busserus, et où figuraient, en caractères anciens, tracés assurément des années après l'exécution, ces inscriptions latines : *Effigies Adriani a Ostade Harl. Bat^{vi}. pictoris celeberrimi, a se ipso ad vivum depicta, nati a D^{ni} 1610 et denati a D^{ni} 1685*, pour Adriaan; et, pour Izaak : *Haec est effigies Isaci a Ostadi pictoris celeberrimi, ad vivum per fatrem suum Adrianum depicta a Harl. Bat. natus a D^{ni} 1621 et denati a^{o} D^{ni} 1657.*

Voilà qui dérangeait singulièrement la tradition selon laquelle les Ostade seraient Allemands !

Le docteur, très intrigué, songea que cette inscription, postérieure à la mort des deux maîtres, pouvait être erronée; mais il sentait bien ce qu'elle avait d'apparence authentique, en tenant compte du sentiment, du style, du fond et de la forme de leurs œuvres. Il redoubla de patience, continua ses recherches et eut le bonheur de trouver, dans de vieilles notes de la Gilde de Saint-Luc, que, là aussi, on considérait les Ostade comme Harlemois; les dates de naissance des deux frères, celle de la mort d'Adriaan étaient celles des portraits. Il crut obtenir immédiatement, grâce à ces pièces, la mention de leurs baptêmes aux registres de la Ville, mais il y chercha en vain le nom de *Ostade*.

Les listes de Saint-Luc, examinées une seconde fois et de plus près, lui révélèrent qu'on y appelait couramment Adriaan et Izaak : *Jansz* [2] van Ostade : leur père s'était donc appelé *Jan*. Armé de cette nouvelle

1. *Geschiedkundige Aantickeningen over Harlemsche Schilders*. Il a été publié une édition française de ce très utile ouvrage. En voici le titre exact : *Les Artistes de Harlem. Notices historiques avec un Précis sur la Gilde de Saint-Luc, par* A. VAN DER WILLIGEN Pz, *Docteur en médecine*. Édition revue et augmentée. Harlem, les Héritiers F. Bohn; La Haye, Martinus Nijhoff. 1870. In-8° de XIV-366 pages et suppléments.

2. Abréviation de *Janszen*, fils de Jan.

indication, le docteur reprend le registre des Baptêmes, et qu'y aperçoit-il? Que le 10 décembre 1610, fut baptisé *Adriaan,* fils de *Jan* Hendricx van Eyndhoven et de Janneke Hendriksen. Le 2 juin 1621, on baptisait *Izaak*, issu des mêmes parents. Déjà, il savait qu'un frère des Ostade s'était appelé *Jan;* qu'une de leurs sœurs s'appelait *Lisbeth*, et quand il vit que les mêmes époux Jan Hendricx van Eyndhoven et Janneke Hendriksen avaient fait baptiser, en 1608 et en 1616, une fille et un fils



LE JEU DE QUILLES.
Tableau d'Adriaan Van Ostade. — (*Bridgewater Gallery*.)
(Smith, t. Ier, p. 139, n° 115, et t. IX, p. 98, n° 59)

portant ces noms, il fut convaincu d'avoir sous les yeux la preuve de la naissance hollandaise des deux maîtres.

S'il eût hésité encore, un acte notarié recueilli dans le registre des Transferts de biens, meubles et immeubles, et d'où la proche parenté des Van Ostade avec Jan et Lijsbeth Jansz ressort indiscutable, aurait eu raison de ses derniers doutes. En voici la teneur :

« Aujourd'hui comparut devant nous, Jacob Schoudt, notaire public près la Cour de Hollande, et demeurant en cette ville de Harlem, en présence des témoins ci-après

désignés : Jan Ostade, autrefois boulanger, exerçant aujourd'hui la profession de tisserand de toiles, demeurant en cette ville et à nous connu. Il déclara céder en pleine propriété, non seulement comme garantie mais en payement des deniers que Lijsbeth Jans et Adriaan Ostade, sa sœur et son frère, lui ont payés ou avancés tant pour loyer que pour autres nécessités, tous ses biens et meubles, comme il est mentionné et spécifié dans l'inventaire ci-joint, aux mêmes frère et sœur; laquelle Lijsbeth Jans comparut aussi devant nous et accepta en son nom et en celui de son frère, Adriaan Ostade. Le dit comparant leur donna le droit de jouir des biens susnommés comme de leur propriété, car il se déclara entièrement payé dudit transfert, et se désista de toute action ultérieure, reconnaissant, de plus, n'en rien posséder ni employer sans l'assentiment de ses frère et sœur, et seulement à titre de prêt; le tout, fait de bonne foi.

« Fait à Harlem, le dix-neuf Décembre, l'an seize cent cinquante, en présence de Johannes Aker et de Jan Pieters Leyenaar, comme témoins de ce contrat. »



LA MÈRE ET LES DEUX ENFANTS.
Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 14.)

Suit la nomenclature des biens cédés et, sur l'inventaire des pauvres meubles de ce boulanger devenu tisserand, figurent *dix à douze petits tableaux*; c'est une singularité piquante qui montre bien que maître Jacob Schoudt avait affaire ici à une famille de peintres, car, pas plus que ceux de ce temps-ci, les boulangers de ce temps-là, à moins qu'ils n'eussent des artistes dans leur parenté, n'avaient coutume de collectionner les tableaux. On y désigne les contractants, tour à tour et indifféremment, sous les noms de *Jansz*, de *Ostade*, *Ostaden*, *Van Ostade* et *Jansz van Ostade*. Il est donc certain qu'Adriaan et Izaak *Jansz*, dits Van Ostade, étaient frères de Jan et Lijsbeth *Jansz*, enfants, comme eux, de Jan Hendricx et de Janneke Hendriksen. Dans le registre des Baptêmes sont encore mentionnés : *Mayke*, *Gijsbert*, *Esther* et *Cathelintje*, tous issus de ce couple dont je crois l'origine suffisamment démontrée.

Après cela, le fait que la famille des Ostade était calviniste ne me semble pas un argument bien sérieux en faveur de leur généalogie allemande. Sans doute, le XVIe siècle et le commencement du XVIIe virent



LA CHANTEUSE.

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 30.)

beaucoup d'émigrations de Néerlandais chassés de leur pays par les persécutions religieuses, qui avaient fait de ces belles provinces, selon l'énergique expression d'Érasme : une *carnificine;* les émigrations de protestants, quittant l'Allemagne pour la Néerlande, à la même époque,

sont exceptionnelles et auraient été, du reste, bien moins logiques puisque ceux-là auraient quitté, pour une contrée hostile à leur religion, une contrée qui lui était bienveillante.

On ne connaît pas la profession exercée par le père des Ostade, mais on a tout lieu de croire qu'il était tisserand, comme l'étaient, à cette époque, la plupart des habitants de son village; comme le fut, nous venons de le voir, après un malencontreux essai de boulangerie, son fils Jan, qui semble lui avoir succédé dans les affaires, et le fils de celui-là; un autre fils de Jan Hendricx exerçait, en Zélande, une profession équivalente à celle de nos modernes marchands-commissionnaires. Le mariage de sa fille aînée, Mayke, avec un certain Barent-Bosvelt, de Waerendorp[1], qui remplissait la fonction de secrétaire de la ville de Harlem, prouve que la famille occupait un rang honorable dans la société; ce qui le prouve aussi, ce sont les funérailles très décentes faites à Jan Hendricx et à sa femme : le registre des Décès renseigne, à la date du 20 mai 1640 : « Une ouverture de tombeau au cimetière Sainte-Anne, pour l'épouse de Jan Hendricx. 2 fl. » Et, au 24 août 1641 : « Une ouverture de sépulcre en l'église Saint-Bavon, pour Jan Hendricx. 2 fl. »

Adriaan et Izaak résidèrent constamment à Harlem; ils y accomplirent tous les actes importants de leur existence : en 1636, le frère aîné, déjà reçu maître, faisait partie de la garde civique, dans la Compagnie nommée : *Oude schutz*[2]. La même année le voyait admis dans la vieille Confrérie des arbalétriers. En 1638, le 26 juillet, il y épousait, « par devant échevins, Machtelgen Pietersen, jeune fille ». Elle y mourait quatre ans plus tard, le 27 septembre 1642, et Adriaan Van Ostade ne tardait pas à se remarier, non avec la fille du paysagiste mariniste Van Goyen, comme on l'a cru, mais avec une demoiselle dont on ne connaît que les initiales : N. N.

Cette dernière s'éteignit à Harlem le 24 novembre 1666, et son mari lui fit de superbes funérailles qui montèrent à quarante florins, somme considérable pour l'époque[3]. Il était entré comme membre dans la Gilde de Saint-Luc en 1636; en 1662, il en était président, pour Harlem. On a l'indication des quartiers où il habita : en 1657, nous le trouvons dans

1. Ville de la Westphalie, près de Munster.
2. *Vieille artillerie.*
3. *Over Kunst. Schetsen en Studien.* Door M. C. Vosmaer.



TRISTESSE.

Réduction de l'eau-forte de E. Bocourt, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade.

(Collection de M. le baron Alphonse de Rothschild.) — (Smith, t. IX, p. 89, nº 31.)

une maison de la Koningstraat; en 1670, il s'est transporté dans la Ridderstraat; enfin, en 1685, l'année de sa mort, il était domicilié dans la Nieuwe Kruysstraat. Tout cela semble démontrer que notre peintre ne quitta guère la ville de Harlem. Ce n'est pas l'avis d'Arnold Houbraken dont l'erreur n'a pas porté seulement sur le lieu de naissance des frères Van Ostade; il s'est tout aussi gravement trompé sur le lieu de leur mort, sur certaines particularités de leur vie, même sur



LA PARTIE DE TRICTRAC.

Tableau d'Adriaan Van Ostade. — *(Bridgewater Gallery.)* — (Smith, t. Ier, p. 124, n° 6).

telles dates historiques, qu'on est surpris d'avoir vu admettre inconsidérément, après lui, par des critiques modernes, alors que la simple réflexion les dénonce inexactes. C'est ainsi qu'il nous représente Adriaan, d'une pusillanimité enfantine, fuyant Harlem pour se soustraire aux effets de l'invasion française de *1662* et retournant, avec sa famille et ses biens, vers l'Allemagne, sa soi-disant patrie :

« Il passait par Amsterdam, dans le dessein de s'en aller à Lubeck, écrit l'historien, mais un amateur nommé Constantin Sennepart fit si bien, par ses belles paroles, qu'il le décida à rester chez lui, à Amsterdam; il lui fit entrevoir les avantages de demeurer dans une ville aussi consi-

dérable, où ses œuvres étaient estimées et où il se trouvait un grand nombre de gens en état de les bien payer [1]... »

Houbraken continue avec plus de détails encore, et il explique que ce fut vers cette même année 1662 que le maître, établi définitivement à Amsterdam, « commença un grand nombre de dessins que M. Jonas



BOULANGER SONNANT DU COR.

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, nº 7.)

Witzen a, depuis, achetés avec quelques autres de Ballem, pour le prix de treize cents florins. »

Que ces dessins aient été faits, cela n'a rien d'impossible; on accueillerait plus difficilement l'assurance qu'ils ont été faits à Amsterdam; quant à la fuite d'Adriaan, abandonnant ses foyers par crainte de la guerre, elle est invraisemblable : en 1662, la sécurité des habitants de

1. *Schouburgh d. Nederlantsche Konstschilders en Schilderessen.*

Harlem ni celle de leurs biens ne couraient aucun risque ; la Hollande était en paix et ne redoutait pas les entreprises de la France. L'invasion des armées de Louis XIV n'eut lieu qu'en 1672 : or, Adriaan Van Ostade, fût-il d'une poltronnerie excessive, ne pouvait prévoir cela de si loin, et c'est se garer trop tôt d'un danger que de s'en garer dix ans à l'avance.

Au surplus, nul document, nul fait connu n'autorise à supposer qu'il se serait expatrié alors, et il ne s'expatria certes pas davantage en 1662, car des notules de la Confrérie de Saint-Luc établissent qu'il remplissait à Harlem, en cette année-là précisément, la fonction de président de la Gilde et qu'il n'y fut point remplacé.

Même inexactitude d'Houbraken et de tous ceux qui se sont inspirés de son ouvrage, quant à la mort du peintre survenue, selon eux, à *Amsterdam*, le 27 avril 1685. Van Ostade a, effectivement, rendu l'âme à cette date, mais à Harlem, et dans sa maison.

Le 2 mai, on demandait pour son corps une ouverture de tombeau en l'église de Saint-Bavon, « nef du milieu, nº 44 », et ce billet d'enterrement était adressé à ses confrères, de la part de la Gilde :

« Vous êtes prié d'assister mercredi, le deux Mai, à deux heures précises de l'après-midi, à l'enterrement d'Adriaan Van Ostade, rue dite Nieuwe Kruysstraat.

« Entrer comme ami dans la mortuaire, vêtu du long manteau.

« Église Saint-Bavon [1] ».

Peu de temps après, ses héritiers livraient aux enchères les objets d'art qu'il avait possédés ; l'annonce suivante parut dans le *Haarlemsche Courant* des 19, 23 et 28 juin 1685 :

Le 3 juillet et jours suivants on procédera à la vente, à Harlem, de tous les objets d'art appartenant à la succession de feu Adriaan Van Ostade, consistant en plus de deux cents tableaux de sa main et un grand nombre d'autres de différents maîtres ; toutes ses planches gravées (cuivres), ainsi qu'un grand nombre de gravures, de dessins, etc., tant de lui que d'autres maîtres et dont il est fait mention dans les affiches.

Cette vente faite à Harlem, la demande d'une ouverture de tombeau à l'église de Saint-Bavon, l'envoi des billets d'enterrement qui convient

1. « Ce billet se trouvait, nous apprend M. van der Willigen, à la vente de M. H. de Kat, à Rotterdam, en 1867. Il fut acquis à raison de 19 florins, par M. Clément, de Paris. »

ses amis à se réunir « à la mortuaire », voilà plus qu'il n'en faut pour certifier qu'Adriaan Van Ostade mourut et fut inhumé à Harlem et que les déclarations d'Houbraken sont ici fort aventurées.

Il n'a pas été moins léger en parlant du jeune frère d'Adriaan, Izaak, qu'il fait aussi mourir à Amsterdam, où cet artiste aurait été



LA PROPOSITION.
Tableau d'Adriaan Van Ostade.
(*Bridgewater Gallery.*) — (Smith, t. Ier, p. 112, n° 30 ; t. IX, p. 84, n° 15.)

s'établir avant son frère; mais cela est sujet à caution, car rien n'indique qu'Izaak ait jamais fait aucun séjour à Amsterdam, ni même qu'il ait jamais quitté Harlem.

Ces explications sont longues et, sans doute, paraîtront oiseuses mais il m'a semblé qu'elles avaient quelque importance puisqu'elles détruisent de fausses hypothèses, trop aveuglément acceptées depuis deux siècles, et aident à déterminer le milieu où vécurent nos peintres et où leur talent s'est épanoui.

CHAPITRE II

Opulence de la Hollande à l'époque des Ostade; elle devient la terre promise de la Science, des Lettres et des Beaux-Arts. — Séparation des Écoles flamande et hollandaise : Pierre-Paul Rubens et Rembrandt Van Ryn. — Les petits maîtres hollandais introduisent dans la peinture le personnage important de la nouvelle société : le bourgeois. — Artistes contemporains des Van Ostade. — Étroite corrélation entre le tempérament des deux frères et leur genre de talent.

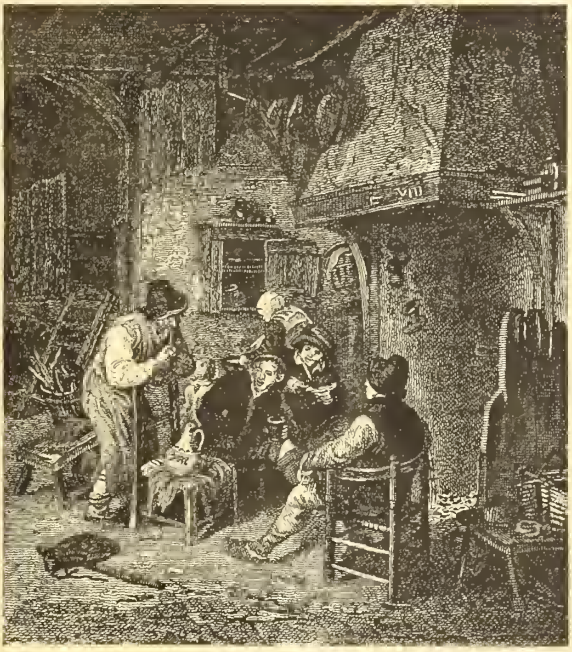


GUEUX ENVELOPPÉ D'UN MANTEAU.
Eau-forte d'Adriaan Van Ostade.—(Bartsch, n° 22.)

En 1610, lorsque l'aîné des Ostade vint au monde, il y avait quelques mois à peine que les Pays-Bas septentrionaux, luttant avec succès contre la domination espagnole, avaient obligé Philippe II à une trêve. Son frère Izaak venait de naître, et lui-même avait onze ans quand les hostilités recommencèrent; mais, cette fois, la Hollande, après de nouveaux combats, s'affranchissait définitivement et faisait reconnaître son indépendance par le traité de Westphalie.

C'est le temps du stathoudérat de Maurice d'Orange; c'est le temps, aussi, où le jeune État, admirablement prospère, riche et paisible, réunit les conditions les plus propices au développement des sciences, des lettres et des arts qui, en effet, y fleurirent bientôt magnifiquement.

Érasme était mort depuis moins d'un siècle, laissant des successeurs tels que Daniel Heinsius et Hugo Grotius. Swammerdam perfectionne le microscope et, le premier, entrevoit l'infini vivant, que Leuwenhoek explorera, plus tard, en vulgarisateur de génie; la satire du *Bijenkorf* a cinquante ans; Henri Spiegel et Roemer Wisher écrivent leurs poèmes



AU COIN DU FEU.

Tableau d'Adriaan Van Ostade. — (*Bridgewater Gallery.*) — (Smith, t. Ier, p. 144, n° 122.)

lyriques; Reaal publie ses chansons; Cats, ses fables; Corneille Hooft, ses belles études historiques; Joost van der Vondel, ses drames.

C'est le temps où l'école hollandaise de peinture se sépare radicalement de l'école flamande qui l'avait engendrée et avec laquelle, depuis la royauté triomphante des Van Eyck, elle s'était toujours intimement confondue. Des aspirations très différentes devaient, désormais, diriger les artistes de ces deux pays soumis à des formes de gouvernement, à des religions distinctes : l'art flamand atteignait son apogée avec Rubens, le peintre, par excellence, de la pompe du culte romain

et du faste des cours princières ; la Hollande n'était plus catholique et s'était faite républicaine.



INTÉRIEUR VILLAGEOIS.

Fac-similé de la gravure de B. A. Dunker exécutée en 1770, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade. (Ancien cabinet du duc de Choiseul.) — (Smith. t. Ier, p. 125, n° 64.)

Sa prospérité tenait du prodige; la découverte du moyen de saler le hareng avait été pour elle une source d'opulence : la pêche de ce poisson



LA CARICATURE.

Tableau d'Adriaan Van Ostade. — (Collection de M. le baron Alphonse de Rothschild.) — (Smith, t. IX, p. 115, n° 121.)

— qui rapportait, bon an mal an, des millions de florins — employait, chaque printemps, un nombre invraisemblable d'esquifs, et quand cette flottille partait, protégée par vingt bâtiments de guerre, on tirait le canon, on faisait, dans les églises, des prières solennelles pour que l'expédition fût couronnée de succès. Amsterdam, Leyde et Harlem tissaient du drap pour toute l'Europe ; l'entrepôt des vins de France et des vins du Rhin, installé aux *étapes* de Middelbourg et de Dordrecht, valait beaucoup d'argent au pays ; on taillait le diamant dans les provinces méridionales, on cultivait les fleurs exotiques dans celles du Nord et, une à une, les villes s'agrandissaient, devenaient riches à ne savoir que faire de leur fortune. Mais ce n'était pas seulement les villes qui prospéraient : en cette ère d'or, si heureusement ouverte par la chute des Espagnols, les commerces rustiques prirent, en Hollande, une extension inouïe : le bétail et les chevaux de Frise s'exportaient en Allemagne, en Angleterre, en Norwège ; de même, ses volailles, ses œufs, son beurre, ses fromages, et la Zélande troquait la tourbe de ses marnières contre de beaux écus sonnants ; enfin, les vaisseaux marchands de la nouvelle nation menaient son commerce jusqu'aux confins du monde et, sillonnant les mers lointaines, ses armées navales, commandées par des amiraux de la valeur de Ruyter et de Tromp, faisaient flotter glorieusement son pavillon sous les cieux roses des Antipodes.

Avec le droit de penser que lui laissait sa religion de libre examen, le peuple, un instant détourné des préoccupations, des agitations de la guerre, se laissa aller à exprimer ses sentiments selon son goût, et il se trouva que ce goût était simple, sain, honnête et calme, avec un peu d'humour.

Il apparaît absolument caractérisé chez les artistes de cette première moitié du XVIIe siècle, qui vit l'aurore et l'incomparable éclat de Rembrandt : rien n'a mieux le parfum de son temps que ces tableaux de petits maîtres, où tout est si pacifique et si terre à terre, où les personnes, les bêtes et jusqu'aux intérieurs, jusqu'aux sites choisis, tout est tranquille, prosaïque, harmonisé dans un solide équilibre matériel, dans une grande quiétude morale. Les peintres hollandais de cette période résument bien l'état d'esprit de leurs compatriotes, en s'appliquant plus particulièrement à la représentation des scènes de la vie familière ; ils y introduisent le personnage original et typique de la société en formation : le bourgeois, et en feront un modèle de fine analyse, de sincérité



PAYSANNE ET SON ENFANT.

Tableau d'Adriaan Van Ostade. — (Ancien cabinet du duc de Choiseul.) — (Smith, t. Ier, p. 126. n° 66.)

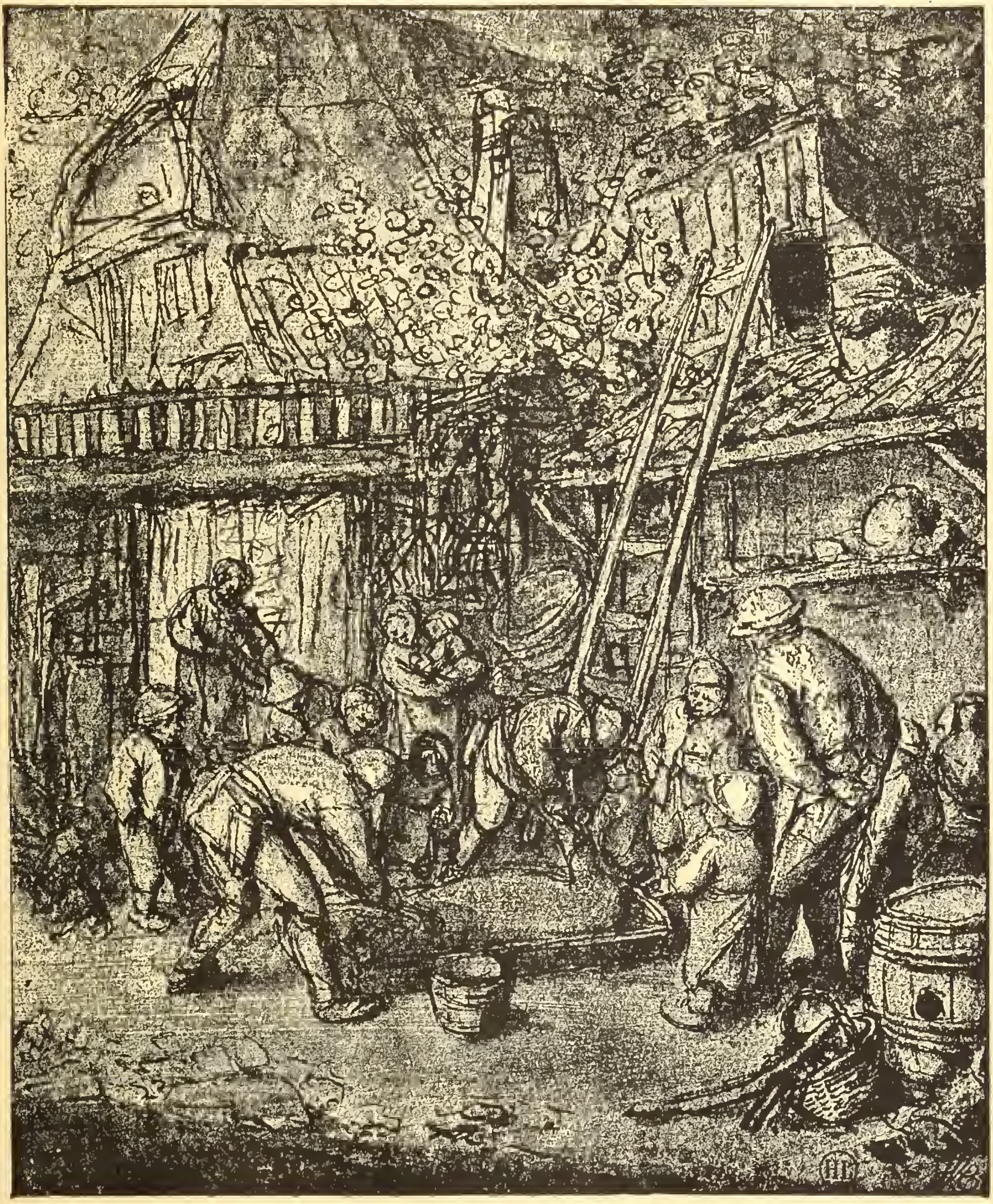
et de verve, à qui le grand coup d'aile du génie de Rembrandt donnera ce qu'il fallait pour l'imposer, pour le rendre inoubliable.

D'autres portaient à la perfection l'étude des aspects pittoresques du pays, et c'est Jan Van Goyen, Jacob et Salomon Van Ruysdael,



L'HOMME APPUYÉ SUR LE BAS DE SA PORTE.
Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 9.)

Hobbema, Wynants, avec leurs paysages; Paul Potter, Albert Cuijp Adriaan Van de Velde, avec leurs bestiaux; Jan Van de Cappelle, Willem Van de Velde, Backhuysen, Zeeman, avec leurs vues marines, leurs belles images de l'Océan; Rembrandt, magistralement, et les Ostade, après Frans Hals, s'appliquèrent à l'étude de l'homme. Le monde des deux frères est un monde d'humbles gens, pleins de candeur dans leur vulgarité joviale, mais qui vivent d'une vie si intense, qu'à les



LA TUÉE DU PORC.

Dessin d'Adriaan Van Ostade. — (Musée du Louvre.)

considérer longtemps, au fond de leurs cadres étroits, en leurs occupations sédentaires, en leurs divertissements peu compliqués, il semble qu'on voie ressusciter leur siècle et eux-mêmes nous le conter dans leur langage de modestes trafiquants, de bateleurs et de rustres. Si les Ostade ne furent pas des peintres d'histoire, à proprement parler, s'ils restèrent pleins d'indifférence devant les grands événements politiques accomplis sous leurs yeux, ce ne furent pas moins des historiens. Historiens de la nature agreste d'un pays, du coin du feu d'un peuple et d'une caste à une certaine époque.

Leurs tableaux expliquent la Hollande et la Hollande les explique; loin d'elle, si on les a estimés fort, il ne me semble pas qu'on les ait beaucoup compris. C'est qu'ils sont très strictement le produit d'une nation et d'un temps, c'est qu'ils renseignent sur une catégorie spéciale d'individus de cette nation et de ce temps : catégorie peu remarquée jusqu'alors, peu considérable et qu'on négligeait. Pour en provoquer l'émancipation, il fallait ce coin de terre heureux et sage, régenté par des gouvernants aux droits restreints, par une religion rationnelle, sans mysticisme, ni pompe, ni poésie, qu'était la Hollande de ce temps-là; pour en perpétuer l'image, il fallait les artistes naïfs et véridiques, observateurs sans parti pris et railleurs sans causticité, que furent les frères Van Ostade.

La passion et l'idéal échappent à leur nature positive et, pour eux, la beauté absolue se trouve dans la réalité. Aussi, ne s'attaqueront-ils ni aux sujets allégoriques, ni aux questions sociales, ni à la philosophie, ni à la métaphysique, ni à rien qui ne soit très sûr et très clair; ils prendront leurs héros autour d'eux, dans une classe qu'ils connaissent bien, dans la région qu'ils habitent, dans le décor qui leur est familier, et, en les mettant en scène, c'est eux-mêmes qu'ils peindront, eux, les merveilleux ouvriers d'art d'une époque et d'une contrée « bourgeoises ». Cette peinture est si expansive, qu'elle nous dira presque tout du tempérament, de l'humeur, de l'âme et de l'esprit de ces deux hommes dont on a conservé, à peine, une ligne d'écriture, un trait de caractère, le souvenir d'un mot prononcé en une certaine circonstance, et dont les origines mêmes semblaient impénétrables.

Mais lorsque le talent se décide à parler, il a des révélations qui valent bien celles de l'histoire extérieure.

CHAPITRE III

Harlem, au commencement du XVII[e] siècle, est la ville de l'Art et des Fleurs. — Haute culture intellectuelle de ses habitants. — Population spéciale d'érudits, de lettrés et d'artistes. — L'École de Harlem. — Adriaan Van Ostade étudie la peinture dans l'atelier de Frans Hals. — *Le Joueur de Rommelpot;* que tous les *pots* de Hollande ne sont pas des pots à bière. — Ce qu'il faut retenir de la légende d'Adriaan Brouwer exploité par Hals et sauvé par Van Ostade. — Les amitiés d'Adriaan. — Izaak. — Dévouement de l'aîné des Ostade pour son cadet. — Procès d'Izaak avec les marchands. — Mépris d'Adriaan pour le mercantilisme des Commissaires de Saint-Luc. — Sa retraite de la Gilde en compagnie de Salomon Van Ruysdael, bientôt suivie de celle de Frans Hals.



LA DÉVIDEUSE A LA PORTE DE SA MAISON.
Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 25.)

Or, nous savons que les Ostade sont nés à Harlem, l'un, en 1610, l'autre, en 1621, et qu'ils étaient les fils d'un artisan ayant récemment acquis ses lettres de bourgeoisie. Ces indications-là et quelques autres ajoutées à celles, beaucoup plus nombreuses, que nous fournira leur œuvre, vont nous aider à la réédification de ce que fut leur vie.

Au commencement du XVII[e] siècle, il n'était pas indifférent pour un artiste de naître et d'être élevé à Harlem plutôt qu'ailleurs : cette ville, dès

la Renaissance, semble avoir été l'asile de la science, le refuge de la pensée humaine opprimée, de la libre raison et de l'art. La découverte de l'imprimerie — attribuée encore aujourd'hui, par beaucoup d'historiens, à Laurens Coster, l'un de ses enfants — en y suscitant l'établisse-



BUVEUR.
Réduction de la gravure d'Halbou, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade.
(Ancien cabinet de M. Poullain.)

ment d'une foule d'ateliers typographiques de premier ordre, y avait réuni tout ce que l'indépendance du dogme et la haute culture intellectuelle des habitants attiraient, en Hollande, de lettrés, d'érudits, de savants étrangers ; une école de peinture, qui a gardé le nom d'école de Harlem et qui fut brillante, y comptait des maîtres tels que Henri Goltzius, Cornélis Van Harlem, les Van de Velde, les Van der Meer, Suyderhoef, Frans et Dirk Hals, les Ruysdael, etc.; ses orfèvres étaient

réputés aussi habiles que ceux d'Italie et, pendant longtemps, les princes et les rois s'y adressèrent pour leurs plus précieux travaux de ciselure. Enfin, la situation topographique de la ville, au bord de son lac, aujourd'hui comblé, alors vaste et houleux comme l'ont représenté



BUVEUR.

Réduction de la gravure d'Halbou, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade

(Ancien cabinet de M. Poullain.)

Van Goyen [1] et Ruysdael [2], dans sa ceinture de forêts et de dunes, de grasses prairies et de cultures horticoles, en faisait un délicieux séjour. C'était la ville de l'art; c'était la ville des fleurs, et les contemporains s'extasient également sur le mérite de ses grands paysagistes et sur l'aspect féerique de sa banlieue où, jusqu'à huit milles de distance, ce n'étaient que champs de tulipes, de pivoines et de jacinthes.

1. *La Mer de Harlem* (Musée Staedel, à Francfort-sur-Mein).
2. *La Mer de Harlem* (Musée de Bruxelles).



UN CHAT.

Dessin de Gustave Greux, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade.

(Ancienne collection de M. le prince Paul Galitzin.)



FÊTE VILLAGEOISE.

Réduction de la gravure de Longueil, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade. — (Musée de Cassel)
(Smith, t. Ier, p. 160, n° 194, et t. IX, p. 106, n° 93.)

On venait de rebâtir la cité, et on l'avait rebâtie selon la mode de l'époque, cette fantaisiste Renaissance hollandaise, à toits aigus et à girouettes splendides, où le bois des charpentes est apparent mais sculpté; où les briques abondent, limées et repeintes. Les halles de Harlem sont le chef-d'œuvre de ce style et elles s'opposent curieusement à la belle église de Saint-Bavon, l'un des plus purs restes de l'architecture ogivale. Ainsi, toute moderne, éclatante et pimpante, avec ses briques rouges et ses auvents décorés, avec son petit bras de mer, ses halles neuves, sa vieille basilique lançant vers l'infini une tour de soixante-dix mètres, avec ses jardins qui sentent bon, ses pâturages, ses champs, ses bois, ses houblonnières, et toutes ses jolies industries d'art, et tous ses savants, et tous ses poètes, et tous ses artistes y vivant, la parcourant, y méditant, y enfantant des chefs-d'œuvre, quel milieu de sélection que cette ville de Harlem pour un peintre!

Adriaan Van Ostade, dès sa prime jeunesse, sentit bien qu'il n'en pourrait trouver de plus favorable et, à l'encontre de la plupart de ses concitoyens qui, attirés par le grand renom de Michel-Ange et de Raphael, jugeaient le voyage d'Italie nécessaire aux artistes du Nord, c'est dans sa ville natale qu'il voulut apprendre son métier, et sous un maître néerlandais. Tandis qu'une partie de la Hollande artiste courait vers Florence, Venise et Rome, comme vers des phares, et que Henri Goltzius, l'habile peintre-graveur, tombait malade du chagrin de ne pouvoir, faute d'argent, entreprendre la visite traditionnelle aux Musées de la Péninsule [1], le jeune Adriaan demandait des leçons à Frans Hals qui était établi à Harlem, et qui y professait avec autorité.

Le grand peintre était alors dans toute la puissance, dans la pleine maturité de son talent; il eut une influence décisive sur son nouvel élève qui, adaptant à son inclination particulière les préceptes de Hals, sut lui prendre quelques-unes de ses qualités. Ce dernier ne fut pas seulement le portraitiste le plus mâle, le plus expressif de son temps, le coloriste profond et chaleureux qu'imitèrent la plupart des peintres hollandais du XVIIe siècle, il fut aussi, à l'occasion, un remarquable satirique, de coup d'œil sûr et de moquerie juste; c'est le satirique qui, tout d'abord, impressionna Van Ostade, et le disciple semble avoir étudié davantage *le Joueur de Rommelpot* que *les Syndics* et *les Régents*

1. Selon Van Mander.



Ostade pinx. Dunker sc.

INTÉRIEUR DE CABARET.

Fac-similé de la gravure de Dunker, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade.

(Musée Van der Hoop, au *Rijksmuseum* d'Amsterdam.) — (Smith, t. Ier, p. 120, n° 49)

conservés au Musée de Harlem pour l'immortelle gloire de son maître.

Ce *Jòueur de Rommelpot* a égaré nombre de critiques ; c'est que l'épisode relaté ici par Frans Hals est essentiellement batave et il eût fallu savoir, d'abord, que si l'instrument du *Rommelpot* est un pot, ce n'est pas, toutefois, un pot à bière. Aussi, M. Charles Blanc est-il dans l'erreur quand il attribue à la gourmandise et à l'espoir des libations, annoncées par la présence d'une cruche pleine, la joie qui éclaire les faces paysannes des personnages du tableau dénommé par lui : *Béatitudes humaines*[1], et qui n'est autre que *le Joueur de Rommelpot*.

Il n'y a pas ici de cruche pleine, mais le plus humble et le plus inoffensif des joujoux ; un joujou obtenu en tendant et fixant, sur l'orifice d'un récipient de grès, une vessie humide percée, au beau milieu, d'un trou où l'on plante un fétu de paille ; la vessie, étant bien sèche, rendra, sous les coups, le son du tambourin, tandis qu'au moindre attouchement la paille ronflera comme une viole. C'est l'orchestre ordinaire et apprécié des bambins, dans certaines régions de la Flandre et des Pays-Bas.

Ce primitif instrument de musique, habilement manié par un virtuose champêtre, fait l'événement et l'allégresse de la toile de Frans Hals : des auditeurs petits et grands en savourent le charme avec des mouvements variés, avec des expressions de physionomie différemment attentives : c'est ici le *rire*, le bon rire spontané des simples ; le rire *à tous les âges*, pourrait-on ajouter, car, du dernier baby au grand-père, chacun, dans ce tableau, montre son plaisir à sa façon. Mais, comme on voit bien, par l'épanouissement des lèvres, la gaieté des yeux, l'élan des mains tendues pour applaudir, l'innocence de ce plaisir, et que ce n'est pas là, du tout, concupiscence d'ivrognes jeunes et vieux devant la brutale, matérielle, gloutonne attente d'une beuverie pantagruélique, mais douce et sereine gaieté d'une famille amusée par un jeu d'enfants !

Le même souffle joyeux et imperceptiblement railleur a passé sur *l'Empirique* d'Adriaan Van Ostade et sur ses *Musiciens ambulants*, d'une crânerie si plaisante au milieu de la foule béate, accourue pour les entendre.

Dans l'atelier de Frans Hals, notre peintre se lia avec Saenredam, de Bray, Suyderhoef ; avec les frères Job et Gerrit Berckheyde ; enfin, avec

1. *Les Peintres de toutes les Écoles : Frans Hals.*

Adriaan Brouwer, figure turbulente, encore enveloppée d'ombre, pour laquelle Van Ostade se prit d'une active sympathie.

On connaît la tradition selon laquelle Frans Hals aurait attiré chez lui à un âge tendre, emprisonné et caché à tous les yeux le pauvre Brouwer, afin de le faire travailler dur pour une maigre pitance, tandis qu'il vendait



LA POUPÉE DEMANDÉE

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch. nº 10.

au poids de l'or et à son profit les tableaux du jeune homme : il les attribuait à un maître étranger désireux de garder l'incognito. Van Ostade aurait, le premier, découvert la supercherie et se serait empressé de faire évader la victime. Les preuves décisives manquent ; aussi a-t-on nié tout cela ; pourtant, malgré les protestations des admirateurs de l'illustre artiste qui voudraient réhabiliter sa mémoire, il semble assez probable que sa conduite ne fut pas toujours très édifiante. M. van

der Willigen a, en effet, retrouvé, aux Archives de la ville de Harlem, une pièce datée du 20 février 1616 et où il est écrit que Frans Hals fut, à la date susdite, « invité à comparaître, pour certains sévices contre son épouse, par devant MM. les bourgmestres qui, l'ayant réprimandé, reçurent de lui l'aveu de sa faute; il dut promettre de se corriger et de se garder d'ivrognerie et de pareilles extravagances, sous peine, s'il se conduisait encore mal envers sa femme ou d'autres personnes, d'être puni plus sévèrement, à la fois pour le fait actuel et pour ce qu'on porterait de nouveau à sa charge ».

Cette femme, que plusieurs biographes ont représentée comme une mégère avare et insupportable, fut assurément très malheureuse; lorsqu'elle eut passé de vie à trépas, le peintre ne s'attarda point à la pleurer longuement; il convolait en secondes noces au bout de peu de mois avec la nommée Lijsbeth Reyniers, qui le rendait père au bout de huit jours de mariage, ce qui suppose certaines relations illicites avant les sacrements et peut-être même avant le veuvage. Les importants travaux qu'il exécutait pour les régents, pour les corporations et pour les particuliers, le laissèrent toujours besogneux; maintes fois, il fut poursuivi pour dettes et sa situation était telle et tels ses embarras pécuniaires que l'on est autorisé, sinon à admettre absolument les dires des contemporains touchant son odieuse prévarication à l'endroit de Brouwer, au moins, à ne pas les repousser sans examen. Les mœurs assez dissolues de Frans Hals, ses incartades extraconjugales, les lourdes charges dont l'accablait sa nombreuse famille, — charges encore accrues par la maladie mentale de son fils Pieter qu'on dut, finalement, enfermer dans une *werkhuys*[1], les parents se déclarant incapables de suffire à son entretien, — toutes ces circonstances et la vieillesse indigente de Hals tombé, plus tard, à la charge de la Commune, rendent acceptable l'hypothèse que le grand portraitiste put bien recourir, une fois en sa vie, à des expédients de correction douteuse, pour se procurer de l'argent. Le rôle joué ici par l'aîné des Ostade le montre tel que les rares actes authentiques que nous connaissons de lui devaient nous le faire supposer : pitoyable et bon, révolté devant l'injustice et n'hésitant pas à le dire.

Sa grande admiration pour le peintre qu'était Frans Hals ne fut diminuée en rien par cette aventure qui, certes, n'augmenta point son estime pour lui. Toutefois, ils demeurèrent en relations et l'intimité semble

1. Maison de correction



INTÉRIEUR DE CABARET.

Réduction d'une aquarelle d'Adriaan Van Ostade. — (Musée du Louvre.)

avoir été aussi constante qu'étroite entre Adriaan Van Ostade et l'atelier de son maître. Il s'était lié aussi avec Cornélis Decker, de qui il devint le collaborateur, par la suite : il peignit souvent les figures des petits intérieurs de cet artiste. Beaucoup plus tard, il se prit d'amitié pour Paulus Potter et pour Antoine Leuwenhoek : le célèbre animalier avait quinze ans de moins que Van Ostade et le savant micrographe aurait pu être son fils. Mais notre peintre, malgré sa nature sérieuse, aimait la jeunesse.

Ce fut certainement une chose touchante que sa sollicitude pour son frère Izaak, né onze ans après lui, et dont il voulut être le maître, l'éducateur, le mentor; son affection pour ce jeune homme, dont la courte vie paraît avoir été celle d'un artiste fervent, mais un peu bohème, qui dépensait son talent, son argent et sa jeunesse sans compter, a quelque chose de la profonde et vigilante tendresse des mères. Adriaan commence par en faire un peintre exquis dont, parfois, l'habileté égalera la sienne; qui le dépassera toujours en sentiment. Et quand le petit frère, avec l'étourderie imprudente de son âge, aura commis quelque maladresse, désastreuse pour ses intérêts, c'est le grand frère qui la réparera.

Izaak avait vingt ans lorsqu'il s'engagea vis-à-vis d'un brocanteur, pour la fourniture de quinze compositions qui devaient lui être payées vingt-sept florins, toutes ensemble; deux ans plus tard, il n'avait pas encore exécuté sa commande; l'autre s'en plaignait, menaçait de le poursuivre, et la Confrérie de Saint-Luc, sur l'instance d'Adriaan — qui jugeait le marché par trop désavantageux pour son cadet — consentait à trancher ce différend survenu entre un de ses membres et un acheteur. A cette fin, les Commissaires de la Gilde se réunirent en assemblée extraordinaire, le 31 janvier 1643, et voici le procès-verbal de cette séance tel qu'il figure aux registres de Saint-Luc :

Article premier.

Leendert Hendricxs, marchand d'objets d'art, à Rotterdam, ayant intenté une action à Izaak Ostade, peintre, les bourgmestres envoyèrent l'affaire à une séance extraordinaire. Chacune des parties paya trois escarlins, ensemble trente-six sous : dix-huit sous pour les domestiques et dix-huit pour la Confrérie.

Article II.

Comparurent d'une part, Leendert Hendricxs, susdit; d'autre part, Izaak Ostade, assisté de son frère Adriaan Van Ostade. Leendert exigea qu'Isaak Van Ostade lui fît six tableaux qu'il lui avait commandés il y a deux ans et, en outre, sept tableaux



LES JOUEURS DE BOULES.

Réduction d'un dessin au lavis d'Adriaan Van Ostade. — (Musée du Louvre.)

ronds, dont cinq tableaux ronds représenteraient les *Sens* et, les deux autres, des sujets quelconques, le tout, pour la somme de vingt-sept florins. Izaak Van Ostade prétendit avoir fait deux tableaux et deux pièces rondes que Leendert était venu voir et qu'il n'avait point fait chercher. En conséquence, Izaak n'avait pas commencé les autres, et, comme ses œuvres avaient augmenté de prix, il croyait être entièrement délié de ses obligations envers Leendert. Après une discussion assez longue, ils s'en remirent à la décision des Commissaires.

Article III.

Les Doyen et Commissaires ordonnent qu'Izaak Van Ostade exécutera pour Leendert les quatre petits tableaux des six pièces qui lui ont été commandées et dont il possède encore les panneaux — de la manière qu'il a été convenu précédemment ; et, des sept tableaux ovales, il ne fera que *les Cinq Sens*, comme ils ont été commandés ; le tout, pour la somme de cinquante florins, — lesquels cinquante florins ainsi que huit florins qui reviennent encore à Ostade d'un travail antérieur, soit, en tout cinquante-huit florins, Leendert sera tenu de remettre entre les mains des Commissaires de la Gilde de Saint-Luc à Harlem, avant la fête de Pâques prochaine, époque à laquelle les tableaux devront également être terminés.

Au cours de ce procès où il avait « assisté » son frère et où il avait plaidé pour l'Art contre l'exploitation éhontée dont il commençait à être l'objet de la part d'une certaine catégorie d'individus, un mot très vif sortit des lèvres d'Adriaan Van Ostade ; il lui échappa d'appeler les marchands de tableaux des « keelbeulen », vocable presque intraduisible, d'une énergie et d'une véhémence extrêmes, qui signifie quelque chose comme *étrangleurs*, mais avec plus d'emphase, plus de violence et un caractère autrement accusé : littéralement, *keel* veut dire « gorge » et *beul*, « bourreau ». Le *keelbeul* est le bourreau qui prend à la gorge, et le qualificatif est certainement plus dur qu'étrangleur, plus dur aussi qu'égorgeur. C'est une de ces insultes comme en possède seul l'idiome néerlandais, rude et sauvage, d'une incomparable éloquence dans la formule des sentiments excessifs.

Le peintre persista dans son indignation malgré le dénouement assez équitable de l'affaire, et, un peu plus tard, comme la Confrérie de Saint-Luc prenait l'habitude de se livrer à des transactions fort mercantiles, des dissentiments s'élevèrent entre elle et lui ; il y eut d'âpres discussions auxquelles prirent part les plus grands artistes de Harlem. Finalement Adriaan Van Ostade et Salomon Van Ruysdael crurent devoir donner leur démission et la donnèrent avec éclat. Combien de temps dura la brouille ? — je ne saurais le dire exactement ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle dut cesser un jour, car Salomon Van Ruysdael était



FUMEURS,

Fac-similé de la gravure de Bertaux, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade.

(Ancien cabinet de M. Poullain.) — (Smith, t. IX, p. 103, n° 80.)

Doyen de la Gilde en 1648 et, Adriaan Van Ostade en 1662. Ce dernier en faisait encore partie au moment de sa mort. Je ne serais pas éloignée de croire que l'attitude prise par Frans Hals, refusant, vers la même époque, de payer à la Confrérie sa cotisation annuelle, n'eût quelque rapport avec cette scission retentissante. Or, ce maître était Commissaire de Saint-Luc en 1644 et, s'il avait effectivement suivi les deux mécontents dans leur acte de protestation, on peut supposer aussi qu'il les suivit, de même, en revenant à des idées plus conciliantes. La bouderie des trois amis aurait donc eu peu de durée, puisque, commencée après le 31 janvier 1642, elle aurait pris fin au cours de 1644.



L'HOMME CONVERSANT AVEC LA FEMME.
Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 37.)

CHAPITRE IV

Adriaan Van Ostade. — L'homme et l'œuvre. — Le peintre; le dessinateur; le graveur. — Ses élèves : Izaak Van Ostade; Cornélis Dusart; Cornélis Bega et Richard Brakenburg.



LE PAYSAN PAYANT SON ÉCOT.
Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 42.)

Déja Van Ostade jouissait d'une grande réputation et gagnait largement sa vie : le plus ancien tableau qui nous soit resté de lui, l'*Intérieur villageois* de l'ancienne galerie Pommersfelden, est daté de 1636; il atteste l'excellente tenue du peintre dès ses débuts.

L'esprit délié, si pénétrant, de l'auteur du *Rommelpot* ne l'avait pas seul séduit chez Frans Hals; la technique du maître l'avait frappé au même titre et, bientôt, il se laissait influencer par sa manière franche, énergique et libre, par son fier coloris; cela avec moins d'ampleur, avec une exécution moins audacieuse et plus de minutie dans les

détails, mais avec un pareil souci de la vérité et de l'expression.

Peu d'artistes ont mieux connu leur métier et peu appliquèrent leurs connaissances d'une manière aussi simple : il est très savant et se joue des difficultés avec tant d'aisance, avec un air si tranquille qu'on jugerait que cette science acquise est un don inné et qu'avant même d'avoir appris il eût pu déjà travailler ainsi naïvement, ingénument, comme l'oiseau chante. Son talent est égal, son œil admirablement organisé, sa main sûre, et il a infiniment d'esprit sans en faire étalage, sans le vouloir, sans le savoir peut-être! Il observe la nature en peintre et la peint en observateur; mais sans parti pris, sans préméditation, parce que c'est son instinct d'agir ainsi. Fut-il impressionné par David Teniers qui réussissait avec bonheur, en Belgique dans des études de mœurs campagnardes? — j'en doute et cherche en vain ce qui pourrait expliquer le rapprochement si souvent établi par les critiques entre ces deux praticiens : ils ne se ressemblent ni par l'idée, ni par la façon de la rendre, ni par le genre de leur talent, ni par leur facture, et le fait qu'ils ont représenté, l'un et l'autre, des paysans n'indique qu'une bien vague parenté d'esprit entre eux. Teniers est un Flamand, avec la facilité entraînante, la santé plantureuse, l'exubérance, l'espèce d'enthousiasme un peu déréglé du Flamand : l'ampleur de son dessin parfois lâché, sa palette brillante, aux gaietés argentines, où chantent, atténués, tous les tons aimables et réjouissants de la palette de Rubens, le démontrent non moins que l'entrain endiablé de ses kermesses : c'est le peintre de la belle humeur. Adriaan Van Ostade est un Hollandais et un puritain, froid, austère, flegmatique, qui, lorsqu'il lui arrivera de peindre des grotesques, les peindra gravement, d'un pinceau raisonnable et convaincu, avec tout juste une pointe de malice sourieuse, à peine narquoise.

Sa gamme est sobre : il aime les demi-teintes, les ajustements foncés, les clartés amorties; choisit habituellement un gris lavé de vert, pour la couleur ambiante de ses tableaux, et s'arrange alors pour avoir, dans ses fonds, soit un arbre bien feuillé, soit un berceau de vigne ou les lianes de quelque autre plante grimpante, afin de justifier ce ton qu'il donnera franchement aux murailles quand la scène se passera à l'intérieur, mais qu'il fera toujours réveiller très à propos par des touches de lumière, par une pluie de rayons. Dès lors, la base harmonique de la peinture devient plus chaude : en pénétrant les branches, en glissant au

long des tapisseries, le soleil prend un superbe éclat d'or vert et, comme les héros de Van Ostade sont généralement vêtus d'habits noirs, bruns, jaunâtres, de robes couleur tabac ou violettes, avec des cols, avec des



LES JOUEURS DE CARTES.
Fac-similé d'une eau-forte de W. Unger, d'après Adriaan Van Ostade.
(Ancienne collection de M. le chevalier J. L. de Lissingen.) — (Smith, t. IX, p. 112, n° 111.)

manches, avec des tabliers de linge blanc, cela produit un ensemble d'une gradation parfaite, d'une saveur rare mais non éblouissante. Un Flamand n'aurait pas calculé ainsi; un Flamand n'aurait pas, non plus, accordé aux accessoires l'importance que ce maître leur accorde.

Il n'avait pas reçu de la nature ce qu'il aurait fallu pour s'identifier avec une race d'artistes dirigés absolument par les préceptes de

Rubens et qui avaient subi le joug des Italiens. Du reste, Van Ostade n'était pas un réceptif mais, plutôt, un « autodidacte », à l'intelligence très personnelle et très tranchée, mal doué pour l'assimilation. Certes, il lui arriva de penser à Rembrandt et aux remarquables effets résultant de son opposition, de sa dégradation des couleurs; pour s'en convaincre, il ne faut que rapprocher leurs ouvrages, et quand on comparera, par exemple, *le Ménage du menuisier* de Rembrandt et l'*Intérieur de chaumière* d'Adriaan Van Ostade, deux joyaux du Musée du Louvre, où l'on voit le jour entrer par la même fenêtre latérale, avec la même soudaineté et la même abondance, en produisant le même effet d'illumination fulgurante; quand on aura constaté que le premier de ces deux tableaux est de l'année 1640 et que l'autre porte la date de 1642, on comprendra bien qu'il n'y a pas là seulement le hasard d'une rencontre fortuite.

Mais si, pas plus qu'aucun de ses confrères hollandais du temps, Van Ostade ne put se soustraire à l'hypnotisme exercé par la magie du procédé de Rembrandt, encore sa façon d'utiliser cet emprunt lui appartient-elle bien en propre; les personnages du peintre de *la Ronde de nuit* se détachent en clair sur un fond obscur; les siens, au contraire, sous l'éclairage dont j'ai parlé, avec leurs habillements discrets, se détachent presque toujours en sombre sur un fond lumineux. Son clair-obscur n'a ni l'imposant caractère, ni l'étrangeté troublante de celui de Rembrandt; il impressionne peu, mais plaît infiniment; c'est un jeu de lumière et d'ombre, plein de chatoiements, plein de caresses, qui communique aux épisodes les plus familiers je ne sais quel mystère charmeur.

Presque tous ses tableaux sont ainsi composés avec un art très naïf, très original et très fort. Il les peignait sur bois, de préférence, et il varia peu sa technique s'il varia infiniment ses sujets; les différentes périodes de son talent sont à peine marquées par de légères transformations dans les *nuances* de son coloris : il s'en tient, d'abord, à un ton extraordinairement clair et imperceptiblement doré; puis, tout en restant aussi claires, ses lumières, jadis si blondes, rougissent et vont jusqu'à s'enflammer; enfin, nous le verrons adopter un coloris plus froid, dont la transparence est obtenue à l'aide de glacis superposés; *le Maître d'école* [1] est de cette époque et, malgré sa légitime renommée, révèle certaines faiblesses. Faiblesses aussi franches, d'ailleurs, que les qualités de Van Ostade sont naturelles, et qui prouvent le constant équilibre de ses

1. Musée du Louvre.



AU CABARET.

Réduction de la gravure de L. Halbou, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade. — (Ancien Cabinet de M. Poullain.)
(Smith, t. Ier, p. 115, n° 29.)

facultés. On n'y sent pas la recherche; c'est la simple expression d'une théorie esthétique, nouvelle pour lui, essayée avec prudence.

Il n'était pas, il ne fut jamais l'artiste frémissant, hanté par la chimère, qu'un idéal tourmente et qui s'énerve de ne le pouvoir atteindre. C'était un bourgeois rempli de bon sens, patient et laborieux, ayant le travail pour essentielle préoccupation et travaillant avec le scrupule, avec la conscience soigneuse d'un intègre commerçant; autant que ses tableaux et ses eaux-fortes, son écriture nette, ferme, sage, dépourvue de signes risqués ou fantaisistes, fait pressentir cela; et il suffit d'examiner ses portraits pour comprendre que ce fut un brave homme et un homme pratique. On ne distingue point là ce rien d'aventureux et d'un peu excessif qui dénonce le rêveur, le poète aux belles et impossibles aspirations : les traits sont carrés, massifs, placides, et l'on devine que le regard, malgré sa profondeur, ne s'est jamais tourné vers les *au-delà* impénétrables, mais, strictement, vers ce qu'il pouvait apercevoir sans effort et entièrement. Toutefois, on déchiffre, dans le pli amer de la bouche, dans la ride du front et le mouvement des sourcils, l'expression de tristesse indulgente, particulière à ceux qui, ayant étudié de près la vie, en ont jugé les misères. Et, en effet, ce fut un psychologue admirable, un merveilleux connaisseur de la nature humaine : rien n'est plus vrai que son monde de petites gens et rien n'est plus sain. On l'a accusé de se complaire dans la peinture des scènes brutales, mais ceux qui lui faisaient ce reproche n'envisageaient, sans doute, qu'un ou deux de ses tableaux pris isolément, exceptionnels dans son œuvre :

« Au cabaret, comme à l'intérieur de leur cabane, écrit M. Charles Blanc [1], les paysans d'Ostade donnent au plaisir de boire des proportions effrayantes. »

Et, plus bas : « On le voit bien, en contemplant ces faces enluminées, ces yeux avides, ces bouches énormes qui, trouvant encore trop étroits des vases larges et profonds comme des puits, s'attachent au pot lui-même. »

Nous avons constaté qu'il était arrivé à l'auteur des *Peintres de toutes les Écoles* de faire erreur quant à la fonction des vases figurés sur les toiles des maîtres de la Hollande et que là, pas plus qu'ailleurs, tous les pots ne sont des pots à bière. De même, il s'est trompé en relevant tant de buveurs parmi les personnages d'Adriaan Van Ostade. Certes,

1. *Les Peintres de toutes les Écoles. — Adrien van Ostade.*



LES PÊCHEURS.

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 26.)

celui-ci en peignit et son cycle ne serait pas complet s'il les avait négligés ; mais ils n'y sont pas si envahissants et n'y occupent que bien juste la place convenable.

Ceux que le peintre évoque et dont il a incarné le souvenir en de précieuses images, ce sont tous les modestes, tous les obscurs, tous les humbles de son temps et de son pays, non les vicieux ni les jouisseurs. Ce sont des chansonniers ambulants, des violoneux, des joueurs de vielle, des ménétriers, des colporteurs, des rémouleurs, des savetiers, des cordiers, des tisserands, des fileuses ; un boulanger qui, debout devant sa fenêtre ouverte, corne à la manière néerlandaise, pour annoncer aux clients que le pain est cuit, qu'on le sort du four ; deux commères arrêtées et jasant au tournant d'une rue de village ; des charcutiers en train de dépecer le porc ou de faire du boudin ; des pêcheurs à la ligne muets et prodigieusement attentifs au bord de la rivière..., ou bien, quelque ménagère prenant le frais sur le seuil de sa porte, qu'ombrage une brindille de houblon fleuri. Ce sont des empiriques ou des jongleurs ; des joueurs de boules ou de galet, de bac ou de trictrac. C'est un maître d'école faisant sa classe ; une mère tenant son poupon dans ses bras ; une famille groupée autour du feu ; une autre, devisant ou folâtrant au son de la musette, dans la vaste cuisine hollandaise, où la mère-grand, accroupie devant l'âtre, fait chauffer le gaufrier en l'honneur de la kermesse, tandis que, par la porte ouverte, on distingue des promeneurs vaguant sous l'ombre douce d'un chêne vert. Ce sont encore des fumeurs extatiques, des savants ou des légistes, pensifs au milieu des bibliothèques vitrées de leur cabinet ; des marchands affairés dans le bruit et l'encombrement de la halle aux poissons. C'est un pauvre ménage attablé pour le repas du soir, qui récite *le Bénédicité* avec recueillement. C'est un couple amoureux qui s'enlace dans la pénombre d'une embrasure de fenêtre, des bambins lâchés dans la campagne, une ronde sur l'aire, une fête sous la treille.

C'est la comédie rustique, populaire et bourgeoise en cinquante chapitres pleins d'animation et de verve, mais d'une verve qui n'aura jamais rien de trivial ou qu'on puisse appeler *grossier* avec justesse. Même quand Van Ostade nous montrera une *Épouilleuse* dans l'exercice de ses fonctions et fourrageant la tignasse d'un grand benêt de garçon de ferme affalé par terre, qui s'esclaffe avec le tortillement spécial aux personnes chatouillées ; même quand il nous introduira dans quelque



LE BÉNÉDICITÉ.

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 34.)

sombre tabagie où des buveurs attardés jouent aux cartes pour, bientôt, en venir aux mains, et que la discussion menacera de dégénérer en rixe, comme dans *le Coup de couteau*, l'œuvre sera plutôt comique que repoussante, plutôt burlesque que tragique.

Van Ostade n'est ni un Rabelais ni un Jan Steen : il n'a ni leur rire puissant ni leur cynisme épique. C'est un conteur précis, fécond, spi-



LE FUMEUR RIANT.

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, nº 6.)

rituel, non génial, qui s'arrête seulement à ce qu'il conçoit bien et saura rendre intelligible : à Brouwer, à Craesbeek les scènes de scandale, les orgies crapuleuses ou sanglantes; lui ne va pas jusque-là : ses yeux se ferment devant ce qui sera équivoque ou trop violent. Il n'a dans l'esprit aucune grivoiserie, il n'a dans l'âme aucune noirceur; ses intentions sont pures ou, mieux, il n'a pas d'intention, sinon celle de peindre l'Humanité sous la forme et avec les habitudes des individus de son temps, de sa patrie, de son milieu ; et, comme son cœur droit est très sensible, il se plaira surtout aux mœurs douces.



LA DANSE AU CABARET.

Réduction d'une eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 49.)

Il devait aimer les enfants, car il les a peints avec complaisance, étudiant et énumérant leurs bruyantes joies, leurs peines amères, leurs sourires et leurs grimaces; il est peu de ses ouvrages où n'apparaisse quelque marmot et, moins encore, où il n'y ait ni chien, ni chat, ni serin; ces innocents et ces animaux domestiques soulignent, par leur présence, le caractère patriarcal des compositions de Van Ostade. Il faut être bien fort pour triompher dans l'horrible. Il le savait; il savait aussi la mesure exacte de son talent et se borna à être ce qu'il pouvait être avec supériorité : un réaliste sans concession au préjugé qui place le Beau en dehors du Vrai, mais sans outrance dans la volonté de ne point embellir le Vrai. Il se comprit lui-même et suivit sa voie sans ambition démesurée, sans hésitation et sans tâtonnement. Aussi, comme son œuvre est franc d'allures, simple de moyens, clair de signification !

Voyez *la Famille du peintre*, ce tableau du Louvre, où il s'est représenté avec sa femme, non pas « au milieu de leurs *huit* enfants », comme on l'a cru jusqu'ici, mais, de leurs neveux et nièces et d'un ménage qui pourrait bien être celui d'Izaak; Adriaan Van Ostade n'eut jamais qu'une fille, laquelle figure certainement en ce portrait où tout le monde est groupé debout et tête découverte, tandis que le peintre seul se tient assis, coiffé de son feutre. N'est-ce pas tout l'homme qui se manifeste dans cette délicate et pourtant nette façon de marquer l'autorité du père de famille, du chef de la communauté ? La scène n'en a pas moins le parfum de l'intimité la plus étroite ; elle est toute de paix heureuse et de chaud bien-être : le mari serre dans la sienne la main de sa compagne ; la plus jeune des enfants, la petite Maria-Johanna Van Ostade, va à l'une de ses cousines et lui offre gentiment quelques fleurettes. Il y a de ces fleurettes tombées sur le parquet; et ces êtres dont Van Ostade a tracé la ressemblance avec une fidélité impitoyable, qui ont le masque élargi, le nez épaté, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, ces êtres, petits et grands, ont l'air bon, loyal et calme, possèdent ce quelque chose d'indéfinissable qui rend sympathique la laideur lorsque les traits qui la composent ont gardé une certaine harmonie. C'est ce qui domine ici : une harmonie qui charme et attire, qui est dans le groupement des personnages, dans leurs physionomies, dans leurs gestes et jusque dans la disposition de la pièce où ils ont posé : une vaste chambre meublée d'un lit à colonnes, largement baignée de lumière

rousse, d'ardente clarté. Le ton qui donne la note au tableau est un gris pâle, tirant sur le vert, et le blanc des cols et des guimpes, le noir des habits s'y détachent bien, sans opposition trop criarde, car le rapprochement de ces deux couleurs extrêmes y est amené par la nuance des culottes havanes, par l'amadou foncé des jupes. C'est une fête pour les yeux, un repos et un plaisir pour l'esprit que ce panneau représentant cette honnête famille, dans la félicité discrète de cette chambre où les murailles ont une si agréable coloration et le soleil une si généreuse lumière. L'imagination ne parvient pas à l'en déloger, à supposer ses membres ailleurs, en un autre milieu, tant celui-ci leur convient, semble fait pour eux, comme eux sont faits pour lui; et, bientôt, on croit les y avoir vus en chair et en os, tant l'évocation a de puissance et de vérité.

On retrouve la même mesure et la même justesse dans un tableau du maître, qui pourrait servir de pendant à la *Famille*, c'est le *Ménage rustique :* au premier plan, un groupe de trois personnages, deux hommes et une femme, vivement intéressés par les jolies mines d'un petit enfant qui vient de sortir de son berceau et à qui la femme, assise et souriante, montre un hochet, pour lui inaccessible car elle le tient haut, dans sa main levée; les hommes, afin de mieux suivre cette scène, ont quitté la table couverte des mets et de la vaisselle d'une fin de repas. L'un d'eux a même retiré de ses lèvres sa pipe allumée, et il contemple la mère et le bambin d'un air ravi; au second plan, une fillette s'amuse avec un chien qu'elle fait tenir droit devant elle, sur deux pattes, et le fond de la toile est occupé par un petit garçon grimpé sur l'appui d'une fenêtre à mailles de plomb, et regardant au dehors. On ne saurait mieux rendre l'intimité de la famille, le charme du foyer, l'attrait vivant et gai que peut avoir un humble logis où tout le monde s'aime.

Le recueillement et la ferveur dominent les bonnes gens en prière dans *le Bénédicité*, et ces sentiments vont jusqu'à l'émotion chez la mère, qui fait joindre les mains à son enfant pour la première oraison, jusqu'à l'extase chez le père qui, très barbu, très chevelu, hirsute et déjà vieux, coiffé d'un chaperon plat, s'absorbe dans une dévotion arouche; un jeune garçon, dont on ne voit que le dos et qui est debout contre l'espèce d'escabeau où le repas est servi, prie d'un air beaucoup plus détaché, plus terrestre; et chacune des figures, même celle-là, qui n'est qu'un profil, une silhouette à peine arrêtée, dit sans restriction ce que le peintre a voulu lui faire dire. Après cela, les types peuvent être

vulgaires, les accoutrements disgracieux et pauvres, la cabane misérable, ce tableau n'en sera pas moins une œuvre exquise par la sincérité et la profondeur de l'expression.

Le Peintre dans son atelier est installé devant son chevalet, le chef couvert d'une toque; de son visage, tourné de côté, nous distinguons un profil perdu, encore diminué par l'envahissante chevelure qui le cache en partie; un aide, debout auprès de lui, s'occupe à lui broyer ses couleurs, et une raie de soleil, venue d'une fenêtre latérale, traverse la chambre obliquement, comme un météore rapide qui eût passé là, laissant dans l'ombre les points extrêmes du tableau, où s'estompent diverses choses : des pots de couleurs et des pinceaux, des gravures glissées par terre, un escalier tournant, d'une perspective infinie, sur la plus haute marche duquel sont des statuettes de plâtre. Une grande importance semble avoir été accordée ici aux objets inanimés et le peintre s'est complu à y faire intervenir un éclairage somptueux qui, pour être très vraisemblable, n'en paraît pas moins un peu voulu; il donne à l'ensemble de la bizarrerie et de l'accent à la coloration, mais témoigne surtout de l'habileté du praticien, qui a été, cette fois, virtuose consommé. Que les personnages sont placés là où ils se trouvent uniquement pour renchérir sur la trouvaille de ce surprenant éclairage, cela ne fait pas question ; aussi les a-t-on traités d'une manière assez superficielle, en insistant seulement sur l'effet que produisait la lumière en avivant leurs visages indécis, leurs sombres costumes. Ce qui vit surtout en ce tableau, c'est le rayon de soleil qui l'occupe en vainqueur, l'inondant de clarté ici, violant ses ténèbres là; mais, partout agile, partout léger, impétueux, magnifique, passionnant comme ces acteurs dont l'affiche des théâtres montre le nom en vedette et qui, dès qu'ils ont mis le pied sur les planches, font disparaître leurs partenaires aux yeux du spectateur conquis.

Adriaan Van Ostade a, comme cela, de ces moments où, pour lui, l'inoffensive vanité d'exhiber ce dont il est capable l'emporte sur toute autre considération : c'est alors qu'en se préoccupant beaucoup de Rembrandt, il sort de lui-même et perd, en partie, ce qui l'a mis au premier rang des contemporains de ce maître : son originalité.

Mais voici un *Homme d'affaires* dans son cabinet, en train de dépouiller sa correspondance; il lit une lettre et ce qu'il ressent à cette lecture passe, visible, sur son front anxieux. Jamais aucun peintre n'a



LE PEINTRE DANS SON ATELIER [1].

Réduction d'une eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 32.

1. Le maître a répété trois fois ce sujet. Le tableau du *Ryksmuseum* d'Amsterdam (Smith, t. IX, p. 100, n° 69) est signé des initiales A. O., et fut acheté, en 1808, à la vente G. Van de Pot. Le tableau de la Galerie royale de Dresde (Smith, t. Ier, p. 167, n° 211) a été acquis en 1751; il provient de la Collection de Crozat et est signé et daté *A. v. Ostade, 1663.* Le troisième tableau (Smith, t. Ier, p. 145, n° 136), reproduit ici d'après l'eau-forte du peintre, est celui que signala Descamps; il faisait alors partie de la collection de M. Bouxière, d'où il passa dans la collection Grand-Pré vendue en 1809 et ensuite dans la collection du comte de Pourtalès vendue en 1826.

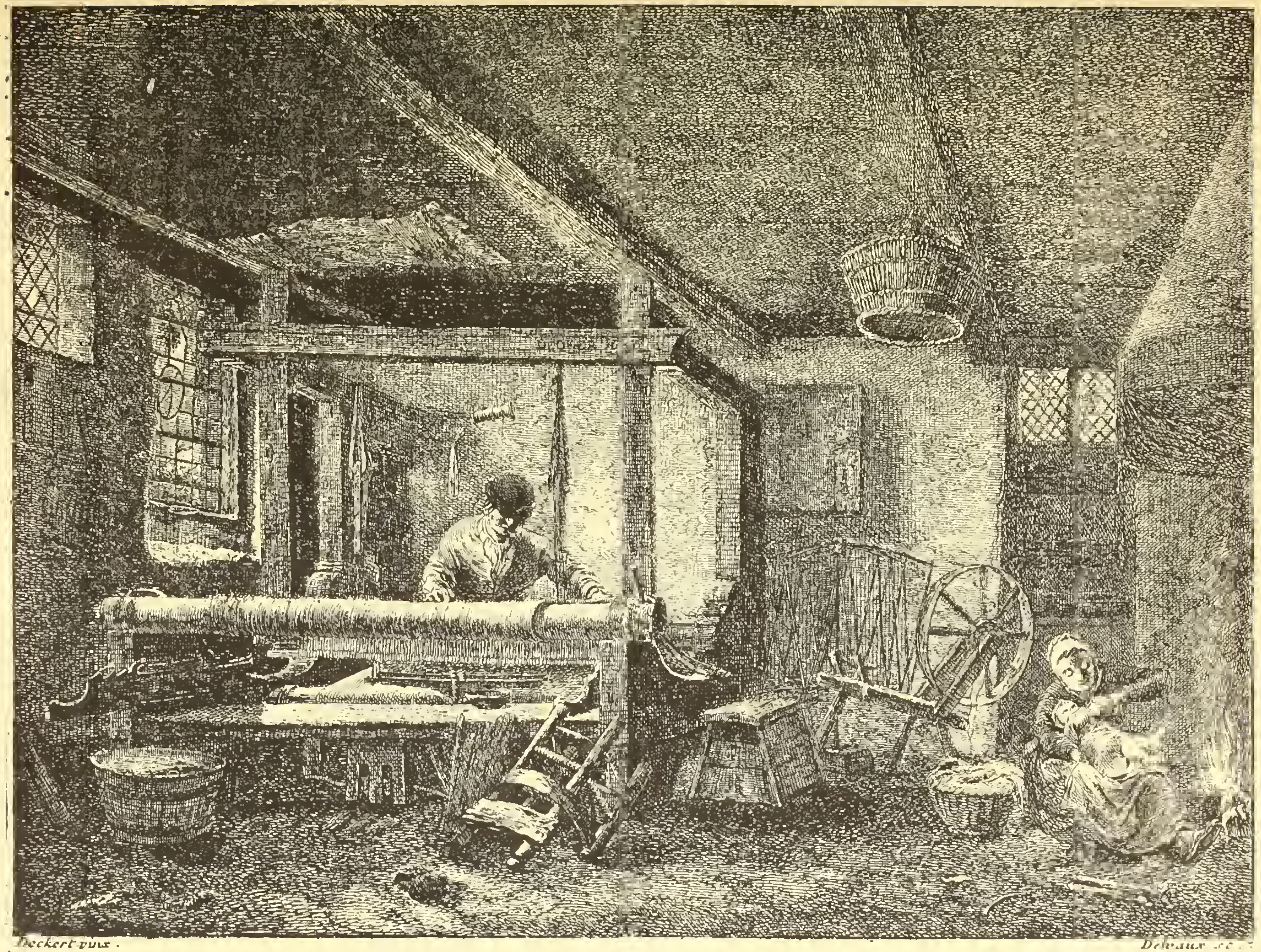
rendu avec plus de perfection le caractère d'une tête, le fugitif mouvement de la pensée sur une physionomie. Jamais aucun n'a mieux accordé le geste, l'expression, toute l'allure du modèle avec ce que l'impression du moment amenait de particulier dans l'ensemble des traits. C'est un chef-d'œuvre, car la personne physique de cet *Homme d'affaires*, dont la personne morale a été si bien comprise, est admirablement peinte; car les objets qui l'entourent : livres, paperasses, dossiers, semblent réels, de même que lui semble vivant.

Ce tableau, qui appartient au Musée du Louvre, est un des meilleurs de Van Ostade, et l'on peut mettre sur la même ligne : *l'Alchimiste*, de la collection Robert Peel, à la *National Gallery*, de Londres; *l'Homme de loi* de la collection Beckford; *l'Avocat et son client* de l'ancienne galerie Bridgewater, propriété actuelle du comte d'Ellesmere.

Dans *le Repos du tisserand* [1], dû à la collaboration de Van Ostade et de son ami Decker, le métier est à gauche, éclairé avec profusion par une fenêtre, placée haut; le tisserand, sa pipe aux lèvres, se repose sur un baquet renversé, près d'une table devant laquelle est assise une femme tenant un enfant sur ses genoux; derrière ce groupe, une fillette ouvre une armoire sur laquelle sont des poteries; au fond, une cheminée et, sur le feu, une crémaillère soutenant un chaudron; çà et là, des ustensiles de cuisine. Des jambons pendent du plafond, un chien furette au premier plan. En vérité, d'après ma description, rien de plus ordinaire, rien de plus « peuple » que cet intérieur; eh bien, on dirait une chambre d'or, une chambre à mettre dans un écrin, tant le soleil qui l'illumine a d'éclat : le métier à tisser, chargé d'écheveaux de chanvre, resplendit, brillant, luisant, étincelant comme une châsse; le chaudron semble un bijou d'or neuf et il n'est pas jusqu'aux jambons, accrochés au-dessus de l'âtre, dont la couenne n'ait une couleur de paillon et comme un vernis d'or.

Avec le *Marché aux poissons* du Louvre, si animé, si remuant, d'un si malicieux réalisme, nous arrivons aux peintures du plein air et ce ne sont pas les moins intéressantes qu'ait signées Van Ostade, car il s'entend comme personne à rendre la fluidité de l'atmosphère, la mobilité du ciel, l'impondérable entassement des espaces. Peu ont décrit aussi parfaitement le charme pittoresque d'un site, la paix dormante d'une rue provinciale, la gaieté alanguie des aubes printanières, la splendeur des midis d'été,

1. Musée royal de Belgique, à Bruxelles.



Deckert pinx. Delvaux sc.

INTÉRIEUR DE TISSERAND.

Fac-similé de la gravure de Delvaux, d'après le tableau peint par Decker et Adriaan Van Ostade en 1660. — (Ancien Cabinet du duc de Choiseul.)

la mélancolie brumeuse des soirs d'automne, où l'on voit, dans la campagne, le soleil se coucher, tout rouge, derrière la cime des peupliers aux feuilles jaunies, déjà sèches et craquantes !

Voici *la Fête sous la treille*, où d'innombrables villageois s'agitent, courent, jouent, s'embrassent, s'enlacent, sautent aux accords stridents d'une flûte et d'un tambourin ; — voici *la Fête sous le grand arbre*, donnant l'exacte sensation de ce que peut être une kermesse hollandaise, par un dimanche de beau temps ; — voici *la Danse*, entraînant, dans le tourbillon de sa ronde frénétique, les épaisses matrones et les gars ahuris ; puis, en opposition à ces scènes de réjouissances populaires abracadabrantes et un peu déchaînées, voici *la Fileuse*, prenant l'air devant sa maison, tout en faisant aller le rouet ; son mari est près d'elle, son fils se tient assis à ses pieds ; un ravissant paysage les entoure ; c'est par une fin de chaude journée et les arbres sont immobiles, des nuages très légers gaminent dans le ciel qui, peu à peu, s'assombrit.

Le Mangeur de harengs [1] est assis près d'une table, devant la porte de sa demeure, sous un abri couvert de houblon ; il tient un hareng salé de la main gauche et, de la droite, un couteau avec lequel il vient de couper un morceau de son poisson, pour le donner au chien qui pose sur ses genoux des pattes insinuantes et, sur ses yeux, des yeux implorants. La table est chargée de différents objets reproduits avec un soin extrême : le plat de harengs, d'abord, puis, un pain noir et un torchon d'épaisse toile. Cependant, le principal intérêt du tableau se concentre sur l'homme et son chien ; ils sont réels, ils sont parlants : le maître a un demi-sourire plein de promesses ; l'animal est dans l'émoi d'une convoitise qui s'exaspère, et la couleur de Van Ostade, cette couleur gris-vert qui, presque toujours, donne le diapason à sa peinture, n'est rehaussée ici que par le jet de lumière tombée de haut, passée au crible d'un treillage feuillu, et qui éclabousse le front et les mains du mangeur de harengs.

Si l'on en juge par le petit nombre de portraits qu'il a laissés, Adriaan Van Ostade ne fut pas un portraitiste, dans la véritable acception du mot : en effet, on en cite peu de sa main. Le meilleur serait celui du célèbre Antoine Leuwenhoek, son ami, qu'il représenta au milieu de son cabinet d'études, entre des volumes scientifiques et la mappemonde du ciel, si utilement explorée par le micrographe. Ce tableau, de petite

1. Musée royal de Belgique, à Bruxelles.



LE VIOLON ET LE PETIT VIELLEUR.

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 45.)

dimension, a appartenu à la collection de Kat ; il porte la date de 1665 et montre Leuwenhoek à l'âge de vingt-huit ans. Selon M. Vosmaer[1], Adriaan Van Ostade s'y révèle avec les qualités qui font les grands portraitistes. Mais ne faut-il pas considérer comme portraits toutes ces délicates productions, d'un travail si prestigieux, où le maître a introduit soit un personnage unique, soit un groupe de personnages ayant, évidemment, la ressemblance du modèle poussée aussi loin qu'il est possible et, devant son scrupule à exprimer le caractère physionomique des gens, ne peut-on pas avancer que ce peintre de genre fut, constamment, un remarquable portraitiste ? Il peint la figure sans rien omettre de ce qui lui donnera l'accent, la vie et jusqu'à une identité morale ; ce n'est pas seulement le grain de la peau, les veines, les rides et les verrues qu'il indique, mais, aussi, ce que l'habitude d'être, la couleur de la pensée ou l'absence de toute pensée imposent aux traits de définitif et de particulier. Et, s'il a voulu être très explicite dans le détail, n'allez pas croire que cela diminue la valeur de ses ensembles : certes, chacun de ses types pris à part est d'une vérité minutieuse; mais il ne s'en suit rien que d'excellent pour l'ordonnance générale de la composition, car il a la science de la mise en scène et, malgré son apparente puérilité à tout dire, sait dire les choses avec la forme qu'elles comportent. Aussi, devant ses ouvrages, jamais l'attention ne s'éparpille ni ne s'égare, mais va d'emblée où il l'a voulu, attirée par un appel irrésistible de la ligne et de la coloration.

Il lui arriva, après avoir mis les figures dans tel ou tel tableau d'un de ses confrères paysagistes, de peindre pour son propre compte des *natures mortes* ou des *accessoires*. Cela était bien dans ses préférences et il y réussit brillamment : on peut s'en faire une idée par un petit panneau de la Pinacothèque de Munich, où il a représenté du gibier et des fruits.

Mais de tels travaux sont d'une médiocre importance dans une œuvre aussi considérable que la sienne, et ses dessins en couleurs, ses lavis et, surtout, ses eaux-fortes, nous en diront bien plus long sur l'artiste extraordinaire et complet que fut ce petit peintre du cœur humain. On pourrait s'étendre longuement sur le mérite de certains croquis du maître conservés au Musée Teyler et au Musée Fodor, ou ayant figuré dans les collections Ploos, van Amstel et Devos. Ces différentes pièces, datées de 1672 à 1676, tendent à faire croire que Van Ostade s'adonna

1. *Over Kunst.*



DANSE VILLAGEOISE.

Réduction de la gravure de J. Suyderhoet d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade. — (Pinacothèque de Munich.)

(Smith, t. Ier, p. 167, no 213.)



LE JUBILÉ.

Tableau d'Adriaan Van Ostade. — (*Museum of the Art Institute of Chicago.*)

(Smith, t. Ier, p. 145, n° 138.)



LA FAMILLE.

Réduction de l'eau-forte d'Adriaan Van Ostade.

(Bartsch, n° 46.)

surtout à l'art du dessinateur dans les dernières années de sa vie. Elles prouvent qu'il n'avait rien perdu de sa force ni de sa virilité d'exécution.

Mais c'est le graveur qu'il faut voir à l'œuvre! Tout ce qu'il n'a pas pu noter avec assez de finesse dans ses tableaux, il l'introduira dans ses eaux-fortes, et elles nous renseigneront aussi sur ceux de ses tableaux aujourd'hui disparus ou qu'il ne nous a pas été donné de voir de nos yeux. Le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale de Belgique les possède presque toutes, et c'est une jouissance rare, une jouissance de dilettante, après avoir soulevé le papier de soie qui les protège, que d'entrer, avec Van Ostade, dans ce monde si neuf et si divers qu'il a immortalisé de sa pointe magistrale.

Ici, comme dans la peinture, ses moyens sont simples, bien que ses effets soient frappants et, comme dans son œuvre peint, il y a trois périodes, trois *stades* de production dans son œuvre gravé : l'une, la moins heureuse, comprend des années antérieures à 1647, auxquelles doivent remonter les estampes non datées de *l'École* et de *la Chanteuse;* la seconde, tout à fait supérieure, qui va de 1647 à 1648, compte des chefs-d'œuvre, tels que *le Vielleur*, *la Famille*, *la Grange*, *le Père de famille*, *le Charlatan*...; enfin, une troisième période, meilleure que la première, moins bonne que la seconde, où apparaît *la Poupée demandée*, page assez terne et même un peu conventionnelle, datant de 1679.

C'est toujours un avantage, pour des gravures d'après des tableaux, d'avoir été faites par le peintre lui-même, car, mieux que personne, il connaît sa peinture, en sait les intentions, ce qu'il faut accentuer ou atténuer, ce qu'il a voulu très important ou secondaire; jamais il n'y introduira rien d'étranger et lui seul risquera, à l'occasion, telle ou telle infime variation capable de les modifier heureusement. Ce n'est pas le moindre mérite de celles de Van Ostade d'être parfois la traduction *libre* de ses compositions, d'avoir, avec le même esprit, des détails transposés. D'autres graveurs, des spécialistes comme Jacob Houbraken, Gole, Visscher, s'y appliquèrent aussi et, peut-être, y réussirent mieux au strict point de vue de l'exécution pratique, mais que les siennes sont plus vives, plus alertes, plus intéressantes!

Le blanc du papier y joue un grand rôle et cela s'aperçoit particulièrement dans deux bustes : un, de *Paysanne riant;* un, de *Paysan riant*[1],

1. B. Nos I et II.



LES TROIS COMMÈRES.

Gravure de Suyderhoef, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade. — (Smith, t. Ier, p. 170, n° 224.)

où le fond est absolument blanc, sauf une petite ombre portée, sur le devant de la poitrine; sauf quelques traits au dos et au cou. Ces bustes mesurent peut-être deux centimètres de hauteur, et ils ont un brio qu'on ne rencontre pas toujours dans les tableaux de Van Ostade.

Il a observé avec un tact prodigieux les différences qu'il fallait dans la manière de traiter les figures, le terrain, les arbres, le ciel, les draperies ou les menus accessoires chargés, simplement, de remplir les vides. Ses figures sont indiquées légèrement, mais fermement : il y a mis toute son application, tous ses soins, tandis que le reste a une allure beaucoup plus insouciante. Le pinceau à la main, il pourra lui arriver, par exception, de s'attarder aux objets inanimés au détriment de ses personnages; mais, si ses personnages gravés se détachent aussi nettement que ses personnages peints, les contours en sont peut-être mieux déterminés encore, et il n'y a point là de détails trop envahissants; l'action des individus, le modelé des têtes sont rendus par des touches savantes et l'on ne saurait mieux noter qu'il ne l'a fait la dégradation de l'ombre à la lumière. Certaines de ses estampes sont d'une incroyable chaleur de coloris et toutes révèlent cette aisance, cette virtuosité sans effort déjà signalée dans sa peinture, qui séduit par la grâce du résultat obtenu, sans qu'on puisse soupçonner la peine qu'il a coûté. On les dirait produites d'un seul coup, en se jouant, et elles débordent de vie, de santé, d'entrain. Plus caractéristiques encore que les tableaux du maître, elles nous disent le tour habituellement ironique de son humeur, la profondeur de son observation, la couleur délicatement méprisante de sa philosophie, enfin, son ardente pitié et son indulgence pour les misérables. Ici vont défiler tous les bohèmes, tous les bouffons, tous les parias de l'ancienne société. Sur le papier granité, auquel le cuivre, mordu par l'acide, a donné un beau ton rougeâtre, se dessine, grandie, la silhouette des ambulants de tout ordre, de tout âge et de tout grade, depuis le *Rémouleur* au chapeau démesuré, au tablier de cuir tendu sur le ventre, qui s'en va criant dans les villages hollandais et flamands : « *Scheer slyjp, scheer slyjp !* » [1] de la voix éperdue et hurlante d'un homme qu'on étrangle, jusqu'à *la Chanteuse des rues*, effrontée, minable, qui chante des choses sentimentales d'un air sournois, en passant par *le Joueur d'orgue de Barbarie*, par *les Harangueurs*, clamant à tue-tête les nouvelles dans les quartiers populaires; par *l'Empirique* en costume carnavalesque, à face impudente; par *le Mar-*

1. *Je repasse les ciseaux.*



Secura reddamus tempora mensa
venit post multos una serena dies Tibull

LE GOÛTER.

Réduction d'une eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 50.)

chand de lunettes qui court offrir sa marchandise de porte en porte; par l'infirme qui exhibe sa gibbosité, la main tendue.

Tel *Gueux* de cette galerie, un gueux qui y reparaît sous trois avatars : *debout, enveloppé d'un manteau*, avec le *dos courbé*, tel gueux



LES DEUX COMMÈRES.
Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 40.)

prestement saisi, croqué en deux traits de pointe, semble-t-il, est d'une énergie de dessin qui n'a guère été dépassée. Puis, les aspects changent, et nous retrouvons le peintre des fêtes champêtres avec *le Goûter*, avec *la Danse au cabaret*, où les yeux sont attirés, tout de suite, vers une figure d'homme vu de dos, assis sur un petit banc, noir et solide, magistralement campé. Ailleurs, c'est *le Savetier* établi dans son ajoupa de planches, au-dessus duquel dort un chien, tandis qu'un fumeur taciturne reste debout devant eux, à les



LE JOUEUR DE VIOLON BOSSU.

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, nº 44.)



ATELIER DE PEINTRE

Réduction d'un dessin au lavis d'Adriaan Van Ostade. — (Musée du Louvre)

considérer; c'est *le Paysan payant son écot*, piquante étude de mœurs, où l'on voit poindre toute la ruse, toute l'avarice campagnardes sur le visage du rustre qui, au moment de quitter l'auberge où il a trouvé un gite, règle son compte à la servante, avec un regard de méfiance pour les clients demeurés en la salle commune et dont il redoute peut-être les entreprises...; enfin, c'est *le Pêcheur à la ligne*, tout jeune, planté avec son petit frère qui tient un grand panier, sur un pont de bois, au-dessus de l'immobile canal où il a jeté l'hameçon. Mais, nouveaux décors, nouvelles impressions : voici *la Tendresse champêtre*, figurée par un gros garçon à l'air timide, aux joues rebondies, qui a entraîné dans une profonde embrasure une jeune personne en bonnet blanc, dont le buste agréable, penché en dehors d'une fenêtre ouverte, se trouve en pleine lumière, alors qu'elle repousse sans conviction son amoureux demeuré dans l'ombre; voici *le Fumeur* qui, établi devant sa croisée où festonnent des pampres, jouit délicieusement de la tiédeur de l'air, en regardant fuir les spirales de fumée échappées de sa pipe; voici *le Charcutier :* c'est la nuit; un paysan a tué son cochon et il le tient sous ses genoux, tandis qu'une femme, un poêlon aux mains, en recueille le sang. Un enfant éclaire la scène à l'aide d'une lanterne portée haut; des groupes sont accourus pour assister à l'événement; et c'est un événement, en vérité, que cette grossière opération de boucherie, auquel le graveur a prêté sa fine science et le mystère de son clair-obscur.

Une si belle série d'eaux-fortes suffirait à la gloire d'un artiste. Mais nous avons vu que la gloire d'Adriaan Van Ostade pouvait revendiquer bien d'autres titres. En effet, il ne fut pas seulement un peintre de premier ordre, un dessinateur et un aquafortiste incomparable, ce fut aussi un éducateur excellent. Le nom de ses élèves en fait foi : c'est, d'abord, son frère, Izaak, lui-même artiste hors de pair, l'un des plus illustres de Harlem, et ce sont encore Cornelis Dusart, le séduisant coloriste qui parfois approcha de très près son maître; Bega, le parfait graveur; Richard Brakenburgh, le peintre un peu mièvre des scènes enfantines.

CHAPITRE V

Izaak Van Ostade : l'homme et l'œuvre. — Sa mort. — Mort d'Adriaan.



A VOTRE SANTÉ!
Tableau d'Adriaan Van Ostade.
(*Bridgewater Gallery.*)
(Smith, t. Ier, p. 110, n° 12.)

Izaak Van Ostade, né au mois de mai 1621, est le huitième et dernier enfant de Jan Hendricx van Eyndhoven et de Janneke Hendriksen. Ce fut, selon toute probabilité, le favori, le benjamin de la maison : il avait des sœurs de quatorze à quinze ans plus âgées que lui, qui durent le gâter, et il n'eut certainement pas à souffrir, comme ses aînés, de la médiocrité d'un ménage besogneux où il faut lutter pied à pied pour parvenir. Lorsqu'il vint au monde, son père, bourgeois de Harlem depuis plus de trois lustres, était dans une situation aisée, et Izaak atteignait à peine ses huit ans lors du brillant mariage de sa sœur Mayke avec le secrétaire Barent-Bosvelt. Pour tous ces gens-là, qui s'étaient élevés peu à peu, il resta le petit, le « kerlje »[1]. comme on dit en langue néerlandaise; et, en effet, nous ne le verrons intervenir dans aucune des circonstances fâcheuses ou graves qui intéressent ses proches ou les obligent à des sacrifices. Bien qu'il eût vingt-neuf ans sonnés au moment des embarras de son frère, le

1. Bébé.



LA HALTE.

Réduction de l'eau-forte d'E. Gaujean, d'après le tableau d'Izaak Van Ostade. — (Ancienne collection du Palais de San Donato.)

boulanger, et qu'il vendît déjà fort avantageusement ses tableaux, Adriaan ni sa sœur Lijsbeth, en entreprenant de sauver Jan, ne songent à faire appel à la bourse de leur cadet, pour cet acte de solidarité familiale. Nous l'avons constaté, par le contrat de maître Jacob Schoudt, tous deux prêtent de l'argent au frère malheureux, l'aident à sortir d'affaire et y parviennent, mais Izaak demeure étranger à leurs efforts.

Il semble qu'ils l'aient constamment épargné et chéri. Je me le



LE GRAND VILLAGE.
Tableau d'Izaak Van Ostade.

représente d'une forme plus raffinée, plus délicate que la leur ; sa figure est plus jolie, sa prestance plus élégante. Son écriture même, comparée à celle d'Adriaan, a de la distinction et, justement, l'allure fantaisiste, aventureuse et risquée que je n'ai point trouvée en celle de ce dernier, ferme et forte. De tempérament et de tendances, il était le contraire, l'opposé, l'*antipode* de son frère ; néanmoins, et tant est puissante l'empreinte de la première éducation, il imita d'abord très consciencieusement la peinture d'Adriaan, en s'appliquant à représenter, comme lui, des intérieurs de fermes et de logis bourgeois, des scènes de cabarets ;

puis, tout d'un coup, il s'émancipa et s'en fut, seul, demander ses impressions au plein air, dans les dunes et les fertiles prairies des environs de Harlem. Dès lors, si la personne humaine continue à l'intéresser vivement, le paysage aussi l'occupe beaucoup ; il l'inspire et le transporte : nul n'a mieux pénétré le langage de la nature, nul n'en a rendu les harmonies avec une émotion plus communicative. On



PLAGE DE SCHEVENINGUE.
Fac-similé d'une eau-forte de Delaunay, d'après le tableau d'Izaak Van Ostade.
(Ancienne collection de M. Schneider.)

peut affirmer que, sous ce rapport, l'élève surpasse le maître et que si les ouvrages d'Izaak, à ne considérer que la facture, valent rarement ceux d'Adriaan, ils leur sont toujours supérieurs en sentiment.

Ce peintre, mort à la fleur de l'âge, a, dans son art, le rien de frémissant, d'indiscipliné et de téméraire avec grâce qui rend charmante la jeunesse. Ses tableaux attirent et captivent; ils sont d'une coloration fine, d'une composition qui ne sent point l'arrangement, et il possède le secret des lumières voilées, des brouillards flambants, des

ciels singulièrement diaphanes qui rendent si difficile à peindre l'atmosphère humide et rousse de sa patrie.

Je ne le voudrais point juger d'après celles de ses œuvres où il a imité son frère au point qu'on les confond souvent ; ni celles où, ébloui par Rembrandt, il le copiait d'une manière servile, comme, par exemple, le fameux *Intérieur villageois* de l'ancienne galerie Suermondt, que beaucoup prétendent être son chef-d'œuvre et qui est, à peu de chose près, une contrefaçon de ce *Ménage du menuisier,* déjà repris par Adriaan dans son *Intérieur de chaumière.*

Si Izaak Van Ostade n'avait, à son actif, que des travaux de cet ordre, je le placerais, tout simplement, parmi ceux de ses innombrables contemporains qui marchèrent à la remorque de l'auteur de *la Ronde de nuit* et réussirent à attraper son procédé.

Mais il fut plus, il fut mieux. Sa physionomie que j'ai essayé de ressaisir dans le passé et de fixer ici, sa physionomie est, par excellence, celle du peintre de la nature, poète à ses heures, inégal et un peu fantasque, mais *jeune*, toujours jeune ; qualité ravissante pour un artiste et qui lui fera pardonner bien des faiblesses. Adriaan Van Ostade est un austère piétiste, au talent sage et réfléchi ; Izaak, lui, est un enfant, un capricieux, un coureur des bois et des prés, qui écoute seulement sa fantaisie et ébauche un site pour se faire plaisir à lui-même. Il ne déteste point les choses riantes, douces à l'œil, et se gardera de bannir de ses tableaux, — comme fit son frère avec une persévérance qui semble du parti pris et a été taxée de systématique, — les minois aimables et les riches habits ; il lui arrivera, ce qui n'arriva guère à Adriaan, de représenter des types dont le physique était heureux, des fillettes radieuses en leur printemps, des gentilshommes de haute mine, vêtus de soie et de velours, chevauchant des montures de prix. Je le répète, il est plus délicat, plus recherché, plus impressionnable. Bien moins équilibré ? — J'en conviens ; mais si vivant, si expansif et d'une séduction si pénétrante ! Dès qu'ayant secoué toute contrainte et répudié toute domination étrangère, il se montrera à nous sous son vrai jour, nous le trouverons exquis.

Les tableaux de ses premiers temps, pour la plupart peints sur bois, comme ceux de son maître, rappellent ceux d'Adriaan au point qu'on ne les en distingue pas, et je ne serais point surprise si *les Cinq Sens* du Musée de l'Ermitage, attribués à ce dernier, étaient, précisément, ces

fameuses « pièces ovales » qui valurent à Izaak un procès de son client Leendert Hendricx et les remontrances de la Gilde de Saint-Luc. De même, il est à Bruxelles une *Dévideuse*, assise contre la porte d'une étable, dans une cour de ferme, et faisant tourner d'une main le dévidoir



LE BOUCHER.
Réduction de la gravure de Le Grand, d'après le tableau d'Izaak Van Ostade.
(Ancien cabinet de M. Poullain.)

pendant qu'elle tient un fuseau de l'autre, qu'Izaak a signée, mais qu'Adriaan aurait pu peindre. Ce tableau est, assurément, remarquable ; il est d'une belle force de technique, mais combien je préfère ceux qui, moins vantés, peut-être, sont d'Izaak sans aucun doute possible : les caravanes de voyageurs arrêtées à la porte des auberges, sous la bruine des matins frileux ; les paysans dans leur chariot caduc attelé de chevaux

de Frise, courant par les routes plates de la banlieue harlemoise; les frais paysages trempés de vapeurs blondes, où les saules pleureurs, penchés sur l'eau paresseuse des étangs, semblent pleurer de l'or; enfin, les lestes patineurs glissant, un pied en l'air, sur la glace des canaux gelés, tandis qu'à l'horizon se dessine la silhouette neigeuse d'un clocher ou d'un moulin à vent.

Eh! ce n'est plus ici seulement le peuple hollandais qu'on nous montre, mais la campagne hollandaise, et que ce peintre l'a bien vue et bien comprise!

C'est une scène de mœurs que *la Halte de voyageurs* du Musée d'Anvers; c'est, aussi, un paysage d'une couleur locale saisissante. Plusieurs groupes de promeneurs et de patineurs se partagent la composition. Derrière eux, s'élance un bouquet d'arbres tendant ses branches couvertes de givre sur des maisons aux toits neigeux. Il y a une église dans le lointain et le ciel, un ciel d'hiver, un ciel de gelée est adorablement fin. Par contre, tous les personnages qui, dans l'ensemble, sont vivants n'ont pas une égale souplesse; les chairs des visages et des mains sont d'un ton légèrement rembruni, d'une touche un peu sèche; les clairs sont plus jaunes que chez Adriaan, les ombres plus foncées et plus dures. Ce n'est point là l'ingénieuse harmonie du maître qui calculait avec tant de justesse le mélange insensible des couleurs et les *nuait* si soigneusement en vue de l'effet à produire. Le pinceau d'Izaak n'est ni si ferme, ni si brillant et ses figures s'enlèvent moins bien que celles de son frère; on sent que, pour lui, elles n'ont pas seules de l'importance. Mais que le paysage de cette *Halte de voyageurs* a de charme, de vie, de réalité! Les arbres frissonnent au vent, la lumière les caresse, sème la plaine d'une fine poudre d'or, dégradée en ambre pâle sur la pièce d'eau où évoluent les patineurs. Chez Adriaan, on voit bien que l'entourage rustique n'est qu'un décor et il le traite comme tel, en donnant tous ses soins, toute sa sollicitude aux individus qu'il y pose; Izaak, lui, s'occupe presque autant du milieu, quand ce milieu est un site agreste, et il accorde une grande attention aux effets de plein air, où peu de paysagistes de profession atteignirent son habileté.

Ce n'est pas, pourtant, qu'il ne se soit plu aussi à l'étude de la créature humaine, mais il l'étudia d'une certaine façon qui n'était pas banale, qui s'écartait assez des principes de son frère. Je l'ai dit, il ne s'en tint pas uniquement aux paysans et aux petits bourgeois pour le choix de ses



FÊTE VILLAGEOISE.

Tableau d'Izaak Van Ostade. — (*Bridgewater Gallery.*) — (Smith, t. Ier, p. 189, n.° 40.)

modèles qu'il prit, souvent, en des milieux sociaux tout à fait distingués; par lui, nous connaissons bien des seigneurs, bien des nobles dames qu'Adriaan avait négligé de nous montrer, et il les a peints avec goût, avec finesse, avec agrément.

Une suite de gravures sur bois rassemblées au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale de Belgique, sous un titre historié de C. Van Noorde [1] et sous la dénomination de : *Houtsne Figuren van Izaak Van Ostade* [2], nous découvre ce maître sous une forme inattendue : ces gravures, dont l'origine est incertaine, semblent avoir été exécutées par Dirk de Bray. Le titre, composé et signé par C. Van Noorde, en attribue la paternité à Izaak Van Ostade : il est donc permis de supposer que les originaux en furent dessinés par notre peintre. Toutefois, on ne pourrait pas admettre cela pour toute la série, où l'on remarque la facture de divers maîtres et, entre autres, de Callot, qui y est avec une reproduction de ses *Bossus*.

Celles que je crois être bien réellement d'Izaak Van Ostade mesurent trois centimètres à peine; elles représentent des grotesques et des monstres et sont d'une variété infinie, d'une malice effrénée, d'une fantaisie qui mêle le sarcasme à la critique. Des êtres y exhibent des cous de paon, surmontant d'épaisses jambes masculines; d'autres portent solennellement leur buste fait d'une vessie ailée, leur tête faite d'une cime d'arbre, d'un potiron surmonté d'un coq ou d'une chouette, d'une pomme qu'un ver est en train de ronger. Il y a des ânes habillés en docteurs, des moines à mâchoires chevalines, à peau de tigre, à hure de porc, à trompe d'éléphant; des violonistes à bec de perroquet, à pose théâtrale; des infirmes à double gibbosité, coiffés d'un feutre à panache, une coupe pleine à la main, risquant d'invraisemblables gambades; des béquillards exécutant des clowneries, debout sur une jambe..., enfin, des squelettes folâtres, vêtus en mignons de cour, dont la cage thoracique aux effroyables transparences, les tibias décharnés et les fémurs cassants se tendent en de riches pourpoints, en des culottes enrubannées; dont les pieds griffus sont chaussés de souliers à bouffettes. L'un s'avance, avec des mines galantes, un sablier à la main; un autre est dans l'attitude de l'effarement, bras écartés du corps,

1. C. V. N.

2. Figures sur bois d'Izaak Van Ostade.



LA DÉVIDEUSE.

Réduction de la gravure de R. Daudet, exécutée en 1777 pour la *Galerie* de Lebrun, d'après le tableau d'Izaak Van Ostade qui fait aujourd'hui partie du Musée royal de Belgique.

bouche béante. Le dessinateur a écrit au-dessus de ces deux images : *Doot*, mort; et la caricature, sans être aussi mystérieusement sinistre que celle de Goya, est très impressionnante.

Les autres, les charges à têtes d'animaux, semblent plutôt un rêve, une excentricité d'artiste, la comique interprétation de la vie humaine faite par un railleur fort jeune, plein d'idées et que ces combinaisons de phénomènes amusent extraordinairement; ces deux-ci sont d'une singularité frappante; elles sont d'un grand intérêt pour nous, à qui elles révèlent un Izaak Van Ostade imprévu : baroque dans ses conceptions, violent dans son persiflage.

Serait-ce ici, en ces figurines, hautes comme mon pouce, campées en deux traits de pointe et d'une extravagance macabre, qu'il faudrait juger l'homme, ou bien, en ses tableaux de sérénité si unie? Je crois que ses tableaux, évidemment, le caractérisent mieux et qu'il y était plus attiré puisqu'il s'y adonna plus habituellement; toutefois, je n'aurais pas voulu négliger ces gravures d'après Izaak Van Ostade pour aider à déterminer sa personne morale. Sans doute, il fut plus nerveux, plus inventif, plus curieux de sensations rares et nouvelles que son frère, que la plupart des peintres hollandais, ses contemporains ; il suffit de regarder un de ses tableaux pour en avoir la prescience, mais ces planches nous en donnent la preuve irréfutable : pour réussir ainsi dans le surnaturel, dans la moquerie incisive, il faut y avoir des dispositions originelles, et s'il ne fut pas un satirique de génie, mais, plus modestement, un humoriste ingénieux, ne poussant jusqu'au sarcasme que par exception, la cause en est peut-être à la placidité bourgeoise et terre à terre de son siècle, de son pays, de son milieu.

Telles qu'elles sont, bizarres et diverses, caustiques et, parfois, terribles, ces petites gravures complètent et particularisent l'œuvre gracieux que nous connaissions déjà de lui. Pourquoi, pour qui, à quelle occasion ont-elles été exécutées par de Bray? — Qui le dira?

Cela est ignoré comme à peu près tout ce qui concerne cette existence disparue dans les lointains du passé. J'ignore, de même, la date de l'entrée d'Izaak dans la Gilde de Saint-Luc, celle de son mariage et s'il se maria vraiment, bien que la tradition les reconnaisse, lui et sa femme, dans le couple placé au second plan de la *Famille* d'Adriaan.

Quant aux circonstances de sa mort, j'ai dit qu'on en était encore aux conjectures à cet égard. Houbraken le fait mourir en 1657, à Ams-



LA HALTE.

Tableau d'Izaak Van Ostade. — (*Bridgewater Gallery.*) — (Smith, t. Ier, p. 189, n° 39.)

terdam, où il aurait précédé son frère ; c'est aussi la date inscrite sur le portrait de la collection van der Willigen et dans les notules de la Confrérie de Saint-Luc ; mais si elle est exacte, il faut déclarer apocryphe *la Halte de voyageurs* du Musée de Bruxelles. En effet, ce tableau porte le millésime de 1660, et sous une signature qui pourrait bien avoir été tracée après coup, pour donner de la plus-value à une œuvre assez médiocre de de Hyeer, l'imitateur du maître.



L'AUBERGE.
Réduction de l'eau-forte de Jules Jacquemart, d'après le tableau d'Izaak Van Ostade.

Si *la Halte de voyageurs* était effectivement de sa main, Izaak Van Ostade ne pourrait avoir rendu le dernier soupir en 1657. Pourtant, il ne dut pas dépasser de beaucoup l'année 1660, car on ne retrouve, sur ses toiles, l'indication d'aucune date postérieure à celle-là.

Il serait donc mort vers 1660 ou 1661 ; bien jeune encore, assurément, puisqu'il aurait eu de trente-neuf à quarante ans. Sans doute, c'est à Harlem, dans sa ville natale, au milieu de sa famille, qu'il s'éteignit, car je n'ai pu découvrir aucune trace de ce séjour et de ce décès à



LE TROUPEAU.

Fac-similé de la gravure de Demoulins, d'après le tableau d'Izaak Van Ostade. — (Ancien cabinet de M. Poullain.) — (Smith, t Ier, p 182, no 12

Amsterdam, dont parle Houbraken. Adriaan lui survivait, et ce n'est pas un des moindres avantages que celui-ci eut sur son cadet, d'avoir *duré* plus longtemps, d'avoir pu, mieux que lui, donner sa note et toute sa mesure.

Certes, un artiste en passe de doubler le cap de la quarantaine est en pleine possession de tous ses moyens, son talent est mûr, ou il en faudrait désespérer; mais oserait-on bien dire que ce talent ait eu le loisir d'apporter tous ses fruits? Izaak Van Ostade cessa de vivre à l'heure même de son épanouissement et de son plus vif éclat, et l'œuvre qu'il a laissé fait préjuger flatteusement de ce qu'il aurait pu produire encore et qui eût été de nature à le mettre, peut-être, en plus belle place, plus loin et plus haut encore dans la pléiade des artistes de son temps.

Adriaan demeure son maître, grâce à une façon de peindre plus experte, plus égale; grâce à un œuvre plus considérable, grâce aussi à une vie plus longue. Le succès de celui-ci fut immédiat et sa fortune rapide: en 1650 il vient en aide à son frère, qui lui cède son mobilier, en garantie d'un prêt d'argent, et l'exigence de cette garantie matérielle indique bien le côté positif, réfléchi, méthodique de son esprit. Quand le maître perdit sa seconde femme, « en 1666, le 24 novembre », il lui fit des funérailles magnifiques, d'un prix exorbitant pour l'époque. J'ai dit qu'elles coûtèrent 24 florins et l'enterrement 16. Les personnes très aisées, seules, se permettaient des dépenses si considérables pour honorer leurs proches trépassés.

Sa fille unique, Maria-Johanna, avait épousé un savant chirurgien, Dirk van der Stoel, et quand Adriaan rendit l'âme, en 1685, dans les derniers jours d'avril, on l'inhuma en l'église de Saint-Bavon, le Westminster des artistes de Harlem. Ses amis avaient été priés d'assister à la cérémonie, vêtus du long manteau de deuil. Sa fin est celle d'un juste et d'un homme fortuné et, même après sa mort, ses héritiers gardent les formes et la tenue correctes de gens soucieux de leur dignité. On se défait de la collection d'objets artistiques légués par Van Ostade, mais avec convenance et de telle façon qu'on ne puisse soupçonner là l'humiliante obligation de réaliser une somme d'argent. Un notaire est appelé; il y a des annonces très discrètes publiées dans les feuilles de la ville. Cependant, on tenait fort à la toucher, cette somme d'argent, car après les premières vacations, et comme certains articles de la vente étaient revenus à la fille et au gendre, ils n'hésitèrent pas à insérer une

nouvelle annonce dans le n° 17 de la *Gazette de Harlem*, du 27 avril 1686 :

Dirk van der Stoel se propose de vendre toutes les planches gravées à l'eau-forte, de feu son beau-père, Adriaan Van Ostade, consistant en cinquante pièces, ainsi que toutes les épreuves qu'il possède. Les amateurs sont priés de s'adresser au susdit van der Stoel, chirurgien à Harlem.

Il y avait un an, tout juste, que le grand peintre était mort.

Le 3 novembre 1688, ainsi qu'en témoigne le livre des Sépultures de l'église Saint-Bavon, la propriété de la tombe d'Adriaan Van Ostade passait de Johanna-Maria Van Ostade, « sa fille unique », à Dirk van der Stoel, « veuf et héritier de la dite Johanna-Maria ».

La même tombe fut reprise le 11 mars 1724, au nom de Gudula van der Stoel, « fille unique et héritière du susdit van der Stoel ».

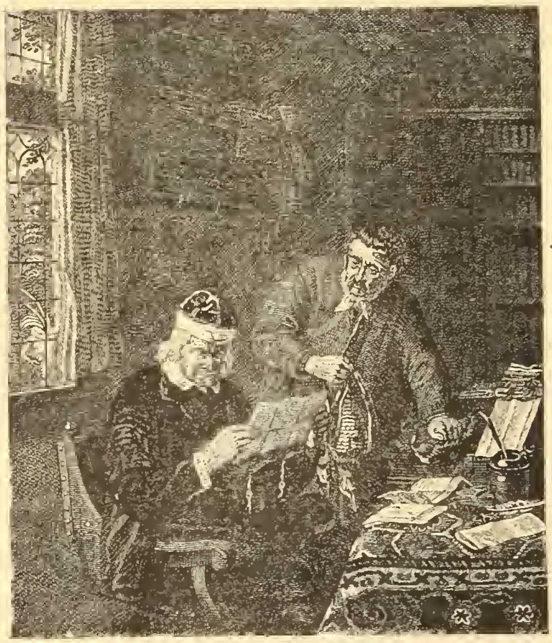
Des parents attentifs et pieux veillèrent donc pendant de longues années sur les cendres du maître. Il ne paraît guère probable qu'il en fut de même pour celles de son frère, inhumé Dieu sait où et, certainement, avec moins de pompe.



L'ÉMOULEUR.

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — (Bartsch, n° 36.)

CONCLUSION



L'HOMME DE LOI ET SON CLIENT.
Tableau d'Adriaan Van Ostade. — *(Bridgewater Gallery.)*
(Smith, t. Ier, p. 143, n° 132, et t. IX, p. 99, n° 65.)

Les frères Van Ostade sont de ces figures, secondaires dans l'histoire de l'Art, qui peuvent servir à personnifier une génération d'artistes et toute une catégorie d'esprits. En eux s'incarne et se fixe le type du « petit maître », savant peintre et merveilleux observateur, qui illustra la Hollande du XVIIe siècle, en la représentant dans ses aspects physiques, dans ses mœurs et ses usages.

Ils apparaissent quand a cessé l'agitation des luttes cruelles, des guerres sanglantes, et leur vie s'écoule presque tout entière pendant le court temps de trêve dont jouit leur patrie, de 1609 à 1672 : période éminemment favorable aux beaux-arts, et dont ils ressentiront d'autant mieux le bienfait que la ville où ils habitent, où ils sont nés, est un des centres intellectuels les plus distingués de la nouvelle République. Cette paix éphémère, en répan-



L'ENTRÉE DU VILLAGE.

Fac-similé de la gravure de B. A. Dumber, exécutée en 1770, d'après le tableau d'Izaak Van Ostade.

(*National Gallery* de Londres.) — (Smith, t. Ier, p. 180, no 3.)

dant la richesse sur la nation, donnait le bonheur aux particuliers, commençait l'émancipation de la classe moyenne et la mettait tout à coup en évidence. C'est ce qui les frappa dans le spectacle qu'ils avaient sous les yeux et qu'ils peignirent scrupuleusement, naïvement, en artistes *bourgeois*, en honnêtes protestants dont, à l'occasion, l'ironie n'hésitera pas à aller piquer les dévots et les moines, mais sans fiel et, dans leurs gravures, non dans leurs ouvrages plus importants.

Ce qui les caractérise, c'est la pondération, la mesure et la justesse, avec un grand fonds de candeur. On les a accusés de se complaire dans les scènes de mauvais lieux et de mauvais goût, mais ceux qui les accusaient ainsi ne les connaissaient pas ou les connaissaient imparfaitement. Leur art est sain; leurs tableaux n'ont rien de commun avec les bambochades : Adriaan et Izaak Van Ostade sont des historiens véridiques, non des pamphlétaires ou des parodistes.

Ces deux frères, constamment unis durant la vie, ne sauraient être séparés après la mort, car leur œuvre double forme un ensemble très cohérent, dont les parties diverses s'adaptent bien. Ils se complètent, s'achèvent, se perfectionnent mutuellement et, sans les pointes fantaisistes d'Izaak, on jugerait la prose d'Adriaan un peu étroite, parfois; de même, sans l'opiniâtre réalisme de ce dernier, sa vue précise des choses, on pourrait trouver les thèmes du cadet un peu minces. L'un et l'autre racontent la vie des Hollandais, le pittoresque de la Hollande et, de la réunion de leurs efforts, jaillit l'histoire de ce peuple et de cette contrée tels qu'ils purent les voir.

Après, viendront les Ter Borch, les Metsu, les Netscher, plus portés vers les élégances de la société polie et frivole; eux, gardent, de leur origine plébéienne, une sorte de prédilection pour les individus des castes sacrifiées, et cette prédilection sera d'autant plus frappante chez le frère aîné qu'il a été, plus que son frère, mêlé à ces individus. Les événements menus de l'existence des petits, des humbles, de ceux que leur rang, leur taille, la pauvreté ou quelque infirmité, quelque ridicule physique ont faits inférieurs, occupaient surtout Adriaan Van Ostade et l'attendrissaient. Il l'a dit et n'aurait rien pu dire aussi bien, parce qu'il ne sentait rien aussi profondément. Izaak, élevé dans un milieu déjà plus relevé, avec une âme plus ardente, a des visées moins simples et aussi moins nettes : quelque chose le domine et l'entraîne, qui n'est pas le seul souci de la vérité minutieuse, et il lui arrivera d'écouter sa Muse quand elle lui

parlera de poésie. Mais on n'est pas impunément Hollandais du XVIIe siècle et élève d'Adriaan Van Ostade : ces élans du jeune frère,



FÊTE DANS L'INTÉRIEUR D'UNE CHAUMIÈRE.
Réduction de l'eau-forte de Jules Jacquemart, d'après le tableau d'Adriaan Van Ostade.
(Smith, t. Ier, p. 117, n° 34.)

l'influence de l'entourage et de l'éducation les réprimera le plus souvent; il en résulte que son talent conserve, dans l'aspect général, tous les carac-

tères de la race et de l'époque, à peine spécialisés, ici et là, par ce que peuvent donner de précieux, à un peintre de la nature, la délicatesse et la grâce du sentiment. Au surplus, cet antagonisme entre ses tendances intimes et l'autorité de l'atmosphère ambiante ne transparaît guère dans son œuvre, et s'il n'a pas toujours l'aplomb tranquille, l'admirable placidité, la maîtrise imposante d'Adriaan, il semble cependant très à l'aise dans son art et sûr de lui : sa poésie n'est qu'une nuance, une flamme, un reflet charmant qui effleure sa peinture et l'enchante. Il la laissait se découvrir ainsi inconsciemment, et le fait de ne l'avoir point combattue n'est-il pas un indice de sagesse? Il suivit son inspiration comme son frère suivait la sienne, sans fièvre et sans trouble.

Avec les qualités sérieuses de l'aîné, avec celles, plus fines, du cadet, l'œuvre des frères Van Ostade se détache unitaire et harmonieux, sans recherche de signification trop quintessenciée ou trop subtile, mais avec une grande sérénité où se résume la plus claire formule de l'idéal de leur temps : rendre exactement et parfaitement des scènes prises à la réalité vivante et les interpréter selon son goût propre, sans jamais se laisser défigurer ou corrompre par aucun emprunt étranger.

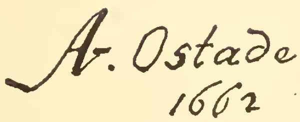
Ce tact infaillible, cette constance à ne point essayer de faire différemment que leur instinct ne les poussait à faire, ni plus grand que la mesure de leur talent ne leur permettait de le faire, constituent peut-être leur meilleur titre de gloire : ils furent supérieurs dans un genre de second ordre et eurent assez de raison pour ne point s'exposer à déchoir en s'attaquant à des sujets trop compliqués pour eux ou qu'ils ne connaissaient pas bien.



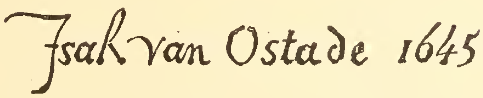
PAYSAN AVEC UNE PETITE TOQUE NOIRE.

Eau-forte d'Adriaan Van Ostade. — Bartsch, n° 1.

SIGNATURES DES DEUX MAITRES



LA SIGNATURE CI-DESSUS
EST CELLE QU'A APPOSÉE ADRIAAN VAN OSTADE
SUR SON CÉLÈBRE TABLEAU DU MUSÉE ROYAL DE LA HAYE :
« PAYSANS DANS UNE AUBERGE ».



C'EST AINSI QU'IZAAK A SIGNÉ L'UN DE SES CHEFS-D'ŒUVRE :
UN « HIVER »,
QUI APPARTIENT AU MUSÉE D'ANVERS.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE VAN OSTADE [1]

Tableau dressé par le docteur A. Van der Willigen

Jan Hendricx van Eyndhoven, né en ....? décédé au mois d'août 1641? Épouse, le 16 janvier 1605, Janneke Henderic dr. (fille de Henri) de Wonsel (Woensel); décédée en mai 1640 (?)

De ce mariage naquirent [1] :

I. *Marijtge* ou *Mayke* [2], née en septembre 1606, décédée en février 1663, épouse, le 6 février 1629, Barent Bosvelt, de Warendorp, secrétaire de Harlem.

Enfants.

1. Septembre 1631. Johannes.
2. Octobre 1633. Janneke.
3. Septembre 1635. Catarina.
4. Octobre 1636. Catarina.
5. Avril 1638. Jacob
6. Mai 1639. Catarina.
7. Novembre 1641. Barent
8. Janvier 1643. Barent.
9. Décembre 1644. Machteltje.

II. *Lijsbeth*, née en janvier 1608.

III. *Adriaan*, né en décembre 1610 [3], décédé en avril 1685. Épouse en premières noces, par-devant échevins, Machtelgen Pieters, décédée en septembre 1642; épouse en secondes noces N. N., décédée en novembre 1666.

Enfants.

1. Johanna Maria............. fille unique.

Johanna Maria [5], épouse Dirk van der Stoel.

Enfant.

1. Gudula, fille unique.

IV. *Gijsbert*, né en juillet 1612.

V. *Esther*, née en novembre 1614.

VI. *Johannes*, né en avril 1616 [4], décédé en avril 1665; épouse en premières noces, le 9 avril 1636, Annetje Hubrechts van Berckel; en secondes noces, Lijsbeth Ruwenhof, le 9 avril 1656, décédée en octobre 1702.

Enfants issus du premier lit.

1. Janvier 1642. Johannes.......
2. Septembre 1645. Huybert.
3. Septembre 1647. Hendrik...
4. Octobre 1653. Saartje.

Jeroem...

Johannes épouse le 9 mars 1670, par-devant échevins, Catharina van Zee, de Harlem.

Hendrik épouse, le 8 février 1671, Janneke van der Steenlich [6].

Enfants.

1. Octobre 1673. Johannes.....
2. ? Maria...
3. Mars 1677. Jacobus.

Maria épousa Bartholomeus va[n] Velsen, pasteur à Rotterdam.

Jacobus épouse Gisberta Cos[...]sius; décédé le 18 juillet 17[..] comme pasteur à Gouda.

Jeroem épouse N. N., décédé en septembre 1670 [7].

Enfants du second lit.

1. Février 1663. Janneke.
2. Mai 1665. Johannes.

VII. *Catelijntgen*, née en août 1616.

VIII. *Isaak*, né en mai 1621, décédé en 1657 (?)

1. Ce tableau, ainsi que les *Éclaircissements* ci-contre, constitue le Supplément D publié à la suite de l'ouvrage du docteur A. Va[n] der Willigen : *Les Artistes de Harlem*.

ÉCLAIRCISSEMENTS POUR LE TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

DE LA FAMILLE VAN OSTADE

1. Janneke Henderic dr, de Wonsel, était originaire de Woensel, un village situé à proximité d'Eyndhoven. Son premier enfant, Maijke ou Marijtge, fut baptisé le 27 septembre 1606. Témoins : Willem Jacobss et Sijntje Gijsberts.

2. Maijke Jans, jeune fille de Harlem, épousa, le 6 février 1629, Barent Bosvelt, jeune homme de Warendorp. (Warendorp ou Warendorf est une petite ville située en Westphalie, à quatre lieues de Munster.) Tous deux demeuraient Witte Heerensteeg. On la trouve toujours mentionnée sous le nom de Maijke Jans, aussi bien dans cette circonstance que lors du baptême de ses enfants. A son enterrement, le 17 février 1663, à l'église de Saint-Bavon, nef du milieu, n° 411, elle est désignée du nom de Maijke van Ostade, veuve de Barent Bosvelt. Au baptême de son premier enfant, le 18 septembre 1631, Lijsbeth Jans, sa sœur, assista comme témoin, et son frère Jan le 19 octobre 1636. Celui-ci est seulement mentionné sous le nom de Jan Jans, quoiqu'en avril de la même année, lors de son mariage, il soit nommé Jan van Ostade. Il en fut de même en 1641 et 1643. En 1644, on fait mention d'Adriaan van Ostade.

3. Adriaan se rencontre pour la première fois avec le nom d'Ostade, peintre, en 1636.

4. Johannes est mentionné pour la première fois avec le nom d'Ostade lorsqu'il épousa en premières noces, le 9 avril 1636, à Bloemendael, en l'église réformée, Anna Hubrechts van Berckel. Elle était native de Delft. Sa seconde épouse était une jeune fille d'Amsterdam; au baptême du premier enfant du second lit, Janneke, il est appelé Jan Janss van Ostade. Il était boulanger. Plus tard, il exerça les professions de tisserand de toiles et de messager sur la Zélande; il se démit de ces dernières fonctions en 1664. Le 11 avril 1665, il fut enterré au Bagijnenhof; son épouse fut inhumée en l'église de Saint-Bavon, circuit du nord, n° 66 ; frais, 7 fl.

5. *Johanna Maria*. Dans le livre des sépultures de l'église de Saint-Bavon on trouve annoté que le tombeau d'Adriaan van Ostade, n° 411, est transcrit le 3 novembre 1688 au nom de Dirk van der Stoel, veuf et héritier de Johanna Maria van Ostade, fille *unique* d'A. van Ostade. La même tombe fut de nouveau transcrite, le 11 mars 1724, au nom de Gudula van der Stoel, fille *unique* et héritière du susdit Dirk van der Stoel.

6. Hendrik fut baptisé le 11 septembre 1647. Il était diacre de l'église réformée en 1680, 1690, 1693 et 1694; il exerçait les professions de tisserand et de marchand de toiles. Le 15 septembre 1667, les héritiers Hoflant vendirent à Hendrik van Ostade une maison sise Groot houtstraat. Le 23 décembre 1722 elle fut revendue par Jacobus van Ostade, pasteur à Gouda, et Bartholomeus van Velsen, pasteur à Rotterdam, époux de Maria van Ostade, enfants et héritiers de Hendrik van Ostade à Pieter Vrients. Il se peut fort bien que le billet d'enterrement d'A. van Ostade, vendu à Rotterdam en 1867, et dont j'ai parlé à la biographie de ce peintre, était la possession des descendants du pasteur B. van Velsen, qui habitait la susdite ville.

7. Jeroem van Ostade. L'acte suivant nous apprendra qui il était :

« Aujourd'hui, le 1er février 1673, comparut devant moi, Henricus Haesewindius, notaire « public admis par la Cour de Hollande et résidant en cette ville de Harlem, et devant les témoins « désignés ci-après : Jeronimus van Ostade, demeurant en cette ville, connu à moi, notaire, qui déclara « céder « en pleine propriété à Hendrik van Ostade, frère du comparant, les biens ici mentionnés (suit « maintenant l'inventaire de son mobilier, parmi lequel ne se trouve rien de remarquable), le tout « en payement d'une somme de cent quarante florins que le susdit Hendrik van Ostade lui avait « fournie en draps, layettes et argent prêté. Après quoi, Hendrik van Ostade déclara se désister de « tous les droits qu'il avait à charge du comparant, et être payé par la cession des susdits biens, « jusqu'au dernier denier. »

« Ainsi fait à mon étude, en présence des témoins cités pour cet acte, Cornelis et Lourens « Hogendijck. »

(*Signé*) Haesewindius,
not : public.

L'épouse de Jeroem van Ostade fut enterrée le 27 septembre 1670, au cimetière dit St. Anna Kerkhof.

BIBLIOGRAPHIE

Arnold Houbraken : *De Groote Schouburg der Nederlantsche Kontschilders en Schilderessen*. Amsterdam, 1718. 3 volumes.

Weyermann : *De Schilderkonst der Nederlanders*. T. II, p. 91.

C. Vosmaer : *Over Kunst. — Schetsen en studien*. Leiden. A. W. Sijhoff.

A. van der Willigen : *Aantickeningen over Harlemsche Schilders*. Harlem, F. Bohn; La Haye, Martinus Nijhoff.

Édition française du précédent ouvrage, revue et augmentée :

A. van der Willigen Pz., docteur en médecine : *Les Artistes de Harlem. — Notices historiques avec un précis sur la Gilde de Saint-Luc*. Harlem, les héritiers F. Bohn; La Haye, Martinus Nijhoff, 1870. In-8° de 266 pages avec suppléments.

A. Bartsch : *le Peintre-Graveur*. Vienne, 1802-1872. T. I, p. 347.

C. H. Baekema : *Biographie des Peintres Flamands et Hollandais depuis Jean et Hubert Van Eyck jusqu'à nos jours, pour servir de guide aux peintres et aux amateurs de tableaux*. In-8°. Gand, 1844.

Charles Blanc : *Histoire des Peintres de toutes les Écoles*. Paris, Renouard.

Études sur les Peintres Hollandais et Flamands. Galerie d'Arenberg, à Bruxelles, avec le Catalogue complet de la Collection, par W. Burger (Théophile Thoré). Bruxelles et Paris, 1859.

Musée d'Anvers, par W. Burger. Bruxelles, Leipzig, Gand et Paris, 1862.

Trésors d'art en Angleterre, par W. Burger, 3e édition, Paris, Renouard, 1865.

Musées de la Hollande, par W. Burger. 2 volumes. Paris et Bruxelles, 1858 et 1860.

Hubert et Rost : *Manuel des Amateurs de l'Art*.

Joubert : *Manuel de l'Amateur d'Estampes*.

Paillot de Montabert : *Traité complet de la Peinture*. Paris, Bossange, 1829. T. VIII, p. 234, 303, 305.

Lebrun : *Galerie des Peintres Flamands, Hollandais et Allemands*.

E. F. Gersaint : *Catalogue raisonné des diverses Curiosités du Cabinet de feu M. Quentin de Lorangère*. Page 74 de la Table alphabétique et biographique.

De Perthes : *Histoire de l'art du paysage*. Paris, 1822. P. 217.

Charles Blanc : *Collection de Tableaux de M. de Rothschild*.

Eaux-fortes de Van Ostade reproduites et publiées par Amand-Durand. Paris, Amand-Durand et Goupil et Cie.

Arsène Houssaye : *Les Peintres du Cabaret. Van Ostade, sa vie et son œuvre*. Avec 20 eaux-fortes. Paris, 1875.

Dans *l'Art*, revue bi-mensuelle illustrée : *Adriaan Van Ostade*, par C. Vosmaer (6e année, t. III, p. 241 et 265) et *l'École hollandaise (1609-1688)*, par Pierre Pétroz (16e année, t. I, p. 169).

L'Art et les Artistes hollandais, par Henry Havard, Paris, Quantin.

Nouvelle Biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et les sources à consulter, publiée par MM. Firmin Didot frères, sous la direction de M. le docteur Hœfer. T. XXXVIII, p. 916 et 917.

Essai d'une Bibliographie générale des Beaux-Arts, par Georges Duplessis, Paris, 1866.

Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant, par J. B. Descamps. Paris, 1769. In-8°, avec figures.

L. E. Faucheux : *Catalogue raisonné de toutes les Estampes qui forment l'œuvre gravé d'Adrien van Ostade*. In-8° accompagné de deux gravures. Paris, Vve J. Renouard, 1862.

Descamps : *Vie des Peintres Flamands, Allemands et Hollandais*, avec portraits. 5 volumes. Paris, 1758-1769. T. II.

Dictionnaire historique et raisonné des Peintres de toutes les Écoles, par Adolphe Siret. 2 volumes, 3e édition, 1893.

John Smith : *A Catalogue raisonné of the Works of the most eminent Dutch, Flemish, and French Painters*, 9 volumes, London, 1829-1842.

Dictionary of Painters and Engravers, Biographical and critical, by Michael Bryan. *New Edition, revised and enlarged, edited by* Walter Armstrong, B. A. *Oxon, Author of « Scottish Painters », and « Peter de Wint », and* Robert-Edmund Graves, *of the British Museum*, 2 volumes. London, George Bell and Sons, 1886 et 1889.

Treasures of Art in Great Britain, being an Account of the Chief Collections of Paintings, Drawings, Sculptures, Illuminated MSS, etc., by Dr. Waagen, *director of the Royal Gallery of Pictures, Berlin*. 3 volumes. London : John Murray, 1854, et un volume de *Supplement;* John Murray, 1857.

Pilkington : *Dictionary of Painters.*

Art Sales. A History of Sales of Pictures and other Works of Art. With notices of the Collections sold, names of owners, titles of pictures, prices and purchases arranged under the artists of the different schools in order of Date. Including the purchases and prices of pictures for the National Gallery. Illustrated with autotypes from small sketches of great pictures and water-colour drawings sold, portraits of eminent collectors and views of their residences, objects of ornemental art, etc., etc. By George Redford, F. R. C. S. Correspondent of « The Times » for Art Sales; Registrar of the Crystal Palace Collection of Sculpture 1853-4; Curator of the Art Treasures Exhibition, Manchester, 1857; Commissioner of the National Exhibition of Works of Art, Leeds, 1868; and Author of « A Manual of Ancient Sculpture » in two volumes.

MUSÉES ET COLLECTIONS PARTICULIÈRES

France. — Le Musée du Louvre ne possède pas moins de sept tableaux d'Adriaan van Ostade, quatre d'Izaak et de nombreux dessins des deux maîtres.

On voit au Musée d'Aix en Provence un panneau d'Izaak et un autre au Musée de Château-Gontier; au Musée de Dunkerque, un panneau d'Adriaan; à Lille, des tableaux des deux frères, et, au Musée Wicar, quatre dessins d'Adriaan; au Musée Fabre, à Montpellier, deux tableaux de ce dernier; une *Nature morte,* du même, au Musée de Nancy, et d'Adriaan aussi, un *Intérieur de cabaret,* au Musée de Reims.

Adriaan et Izaak van Ostade, le premier surtout, sont représentés dans toutes les grandes collections particulières de Paris, et principalement chez Mme la baronne Nathaniel de Rothschild, chez MM. les barons Alphonse, Gustave et Edmond de Rothschild, et, à Rouen, chez M. Dutuit.

Allemagne. — Aux Musées de Berlin, de Dresde, de Munich, des œuvres des deux frères, d'Adriaan surtout.

Deux Izaak au Musée d'Augsbourg, deux Adriaan au Musée de Brunswick, quatre à Cassel, deux Adriaan et un Izaak à Darmstadt, un Adriaan au *Staedel's Institut* de Francfort-sur-Mein, et six Adriaan au Musée grand-ducal de Schwerin.

Le Catalogue du Musée de Karlsruhe mentionne cinq Adriaan et celui de Gotha quatre.

Au Musée municipal de Leipzig, un excellent Adriaan van Ostade (de la collection du baron Speck von Sternburg).

A Cologne, M. le baron Albert von Oppenheim, à Francfort-sur-Mein, M. Mumm, possèdent des tableaux d'Adriaan et, à Hambourg, les deux frères sont représentés dans la collection de M. le consul Weber.

Angleterre. — Adriaan et Izaak sont représentés à la *National Gallery*, de Londres, le premier par un tableau, le second par quatre.

La Reine possède de superbes tableaux des deux maîtres à *Buckingham Palace*, et Lady Wallace également à *Hertford House*.

Ils se trouvent aussi en qualité superlative dans les collections de Lord Ashburton, du comte d'Ellesmere, à *Bridgewater House*, de M. Holford, à *Dorchester House*, de M. Adrien Hope, de M. Morrison, du comte de Northbrook, de Lord Overstone, de M. Robarts et de M. le baron Alfred de Rothschild; les tableaux d'Izaak qui font partie du Cabinet de M. de Rothschild sont de la plus rare beauté.

La *Dulwich Gallery*, Lady Anthony de Rothschild, le marquis de Bute, le duc de Rutland, à *Belvoir Castle*, et le duc de Wellington, à *Apsley House*, possèdent des tableaux d'Adriaan, et le duc de Bedford et M. Mildmay des tableaux d'Izaak.

On admire au *British Museum* des aquarelles et des dessins d'Adriaan van Ostade de toute beauté.

Autriche. — Le Musée Impérial de Vienne possède un Adriaan ; la Galerie du Prince de Liechtenstein et la Galerie du comte de Czernin, dans la même ville, sont riches en œuvres de ce maître.

Belgique. — Le Musée Royal de Belgique, à Bruxelles, et le Musée d'Anvers possèdent des tableaux des deux frères.

A Bruxelles, dans la précieuse Galerie d'Arenberg, se trouvent *Un Fumeur,* d'Adriaan van Ostade et un *Intérieur d'estaminet* qui est au nombre de ses chefs-d'œuvre.

A Anvers, au Musée Kums, deux Adriaan et un Izaak.

Danemark. — Dans la Galerie royale de Christianborg, un *Hiver* d'Izaak van Ostade.

M. le comte de Moltke possède un tableau d'Adriaan van Ostade dans sa riche collection à Copenhague.

Écosse. — A la *National Gallery of Scotland*, à Édimbourg, un Adriaan van Ostade, et dans les *Corporation Galleries of Art*, de Glasgow, des tableaux d'Adriaan et d'Izaak.

États-Unis. — Adriaan van Ostade est représenté au *Metropolitan Museum of Art* de New-York et au Musée de *The Art Institute* de Chicago.

Espagne. — Au *Museo del Prado*, de Madrid, des tableaux d'Adriaan et d'Izaak.

Hongrie. — A Pesth, dans la Galerie Nationale, plusieurs tableaux d'Adriaan.

Irlande. — A la *National Gallery of Ireland*, à Dublin, un Adriaan van Ostade.

Italie. — Il y a un Adriaan à la Galerie des *Uffizi*, à Florence.

Pays-Bas. — Le *Rijksmuseum*, d'Amsterdam, les Musées de La Haye et de Rotterdam sont riches en œuvres excellentes des deux frères, dont on regrette de ne voir figurer aucun tableau dans l'admirable Collection municipale d'Harlem, leur ville natale.

Adriaan et Izaak sont représentés dans les célèbres Cabinets de M. Six van Hillegom, à Amsterdam, et de M. le baron de Steengracht, à La Haye, par trois tableaux d'Adriaan et un d'Izaak, dans la première de ces collections, et par deux tableaux d'Adriaan, dans la seconde.

Russie. — Le Musée de l'Ermitage Impérial, à Saint-Pétersbourg, est plus riche qu'aucun autre en œuvres des deux maîtres : seize Adriaan et trois Izaak.

Suède. — A Stockholm, au Musée royal, cinq Adriaan et un Izaak, et dans la Collection de l'Université, un Adriaan.

A Vanâs, dans la Collection de M. le comte A. Waetsmeister, deux Adriaan et un Izaak, et, à Helsingborg, dans la Collection Steenbook, un Izaak : *les Tueurs de cochons.*

TABLE DES GRAVURES

1. Nous avons fidèlement reproduit les titres donnés par Bartsch, sauf pour cette eau-forte qu'il désigne ainsi : *Paysan sonnant du cor,* tandis qu'il s'agit d'un boulanger qui annonce de la sorte le pain chaud, suivant la vieille coutume néerlandaise.

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. de l'Art. E. Ménard et Cie, rue de la Victoire 41.

LES ARTISTES CÉLÈBRES

BIOGRAPHIES, NOTICES CRITIQUES ET CATALOGUES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE **M. PAUL LEROI**

OUVRAGES PUBLIÉS :

Donatello, par M. Eugène MUNTZ, 48 gravures. 5 fr.; relié, 8 fr.; 100 ex. Japon, 15 fr.
Fortuny, par M. Charles YRIARTE, 17 gravures. 2 fr.; relié, 4 fr. 50; 100 ex. Japon, 7 fr.
Bernard Palissy, par M. Philippe BURTY, 20 gravures. 2 fr. 50; relié, 5 fr.; 100 ex. Japon, 7 fr.
Jacques Callot, par M. Marius Vachon, 51 gravures. 3 fr.; relié, 6 fr.; 100 ex. Japon, 9 fr.
Pierre-Paul Prud'hon, par M. Pierre GAUTHIEZ, 34 grav. 2 fr. 50; relié, 5 fr.; 100 ex. Japon, 7 fr.
Rembrandt, par M. Emile Michel, 41 gravures 5 fr.; relié, 8 fr.; 100 ex. Japon, 15 fr.
François Boucher, par M. André Michel, 44 gravures, 5 fr.; relié, 8 fr.; 100 ex. Japon, 15 fr.
Edelinck, par M. le Vicomte Henri DELABORDE, 34 gravures, 3 fr. 50; relié, 6 fr. 50; 100 ex. Japon, 10 fr.
Decamps, par M. Charles CLEMENT, 57 gravures. 3 fr 50; relié, 6 fr. 50; 100 ex. Japon, 10 fr.
Phidias, par M. Maxime COLLIGNON, 45 gravures. 4 fr. 50; relié, 7 fr. 50; 100 ex. Japon, 12 fr.
Henri Regnault, par M. Roger MARX, 40 gravures. 4 fr.; relié, 7 fr.; 100 ex. Japon, 12 fr.
Jean Lamour, par M. Charles COURNAULT, 26 gravures. 1 fr. 50; relié, 4 fr.; 100 ex. Japon, 4 fr.
Fra Bartolommeo della Porta et Mariotto Albertinelli, par M. Gustave GRUYER, 21 gravures. 4 fr.; relié, 7 fr.; 100 ex. Japon, 12 fr.
La Tour, par M. CHAMPFLEURY, 15 gravures. 4 fr.; relié, 7 fr.; 100 ex. Japon, 12 fr.
Le Baron Gros, par M G. DARGENTY, 25 gravures. 3 fr. 50; relié, 6 fr. 50; 100 ex. Japon, 10 fr.
Philibert de L'Orme, par M. Marius VACHON, 34 grav. 2 fr. 50, relié. 5 fr.; 100 ex. Japon, 7 fr.
Joshua Reynolds, par M. Ernest CHESNEAU, 18 gravures. 3 fr.; relié, 6 fr.; 100 ex. Japon, 9 fr.
Ligier Richier, par M. Charles COURNAULT, 22 gravures. 2 fr. 50; relié, 5 fr.; 100 ex. Japon, 7 fr.
Eugène Delacroix, par M. Eugène VÉRON, 40 gravures. 5 fr.; relié, 8 fr.; 100 ex. Japon, 15 fr.
Gérard Terburg, par M. Emile Michel, 34 gravures 3 fr.; relié, 6 fr.; 100 ex. Japon, 9 fr.
Gavarni, par M. Eugène Forgues, 23 gravures. 3 fr.; relié, 6 fr.; 100 ex. Japon, 9 fr.
Velazquez, par M. Paul LEFORT, 34 gravures. 5 fr. 50; relié, 8 fr. 50; 100 ex. Japon, 15 fr.
Paul Véronèse, par M. Charles YRIARTE, 43 gravures. 3 fr. 50; relié, 6 fr. 50; 100 ex. Japon, 12 fr.
Van der Meer, par M. Henry HAVARD, 9 gravures. 1 fr. 50; relié, 4 fr.; 100 ex. Japon, 4 fr.
François Rude, par M Alexis BERTRAND, 29 gravures. 4 fr. 50; relié, 7 fr. 50; 100 ex. Japon, 12 fr.
Turner, par M. Philip Gilbert HAMERTON, 20 gravures. 3 fr. 50; relié, 6 fr. 50; 100 ex. Japon, 10 fr.
Barye, par M Arsène ALEXANDRE, 32 gravures. 4 fr.; relié, 7 fr.; 100 ex. Japon, 12 fr.
Hobbema et les paysagistes de son temps en Hollande, par M. Emile MICHEL, 12 gravures. 2 fr. 50; relié, 5 fr.; 100 ex. Japon, 7 fr.
Jacob Van Ruysdael et les paysagistes de l'Ecole de Harlem, par M. Emile MICHEL, 21 gravures. 3 fr. 50; relié, 6 fr. 50; 100 ex. Japon, 10 fr.
Fragonard, par M. Félix NAQUET, 20 gravures. 3 fr.; relié, 6 fr.; 100 ex. Japon, 9 fr.
Madame Vigée-Le Brun, par M. Charles PILLET, 20 gravures. 2 fr. 50; relié, 5 fr.; 100 ex. Japon, 7 fr. 50.
Corot, par M. L. Roger MILÈS, 30 gravures. 3 fr. 50; relié, 6 fr. 50; 100 ex. Japon, 10 fr.
Antoine Watteau, par M. G. DARGENTY, 75 gravures. 6 fr.; relié, 9 fr.; 100 ex. Japon, 15 fr.
Abraham Bosse, par M. Antony VALABREGUE, 41 gravures. 4 fr.; relié, 7 fr.; 100 ex. Japon, 12 fr.
Les Brueghel, par M. Emile MICHEL, 54 gravures. 4 fr.; relié, 7 fr.; 100 ex. Japon, 12 fr.
Les Audran, par M. Georges DUPLESSIS, 41 gravures. 3 fr. 50; relié, 6 fr. 50; 100 ex. Japon, 10 fr.
Raffet, par M. F LHOMME, 155 gravures. 8 fr.; relié, 11 fr.; 100 ex. Japon, 20 fr.
Les Clouet, par M. Henri BOUCHOT, 37 gravures. 3 fr.; relié, 6 fr.; 100 ex. Japon, 9 fr.
Les Van de Velde, par M. Emile MICHEL, 73 grav. 4 fr. 50; relié, 7 fr. 50; 100 ex. Japon, 12 fr.
Charlet, par M. F. LHOMME, 78 gravures, 4 fr.; relié, 7 fr.; 100 ex. Japon, 12 fr.
J. B. Greuze, par M. Ch. NORMAND, 69 gravures. 4 fr. 50; relié, 7 fr. 50; 100 ex. Japon, 12 fr.
Les Hüet, par M. E. GABILLOT, 177 gravures. 10 fr.; relié, 13 fr.; 100 ex. Japon, 25 fr.
Les Boulle, par M. Henry HAVARD, 40 gravures 4 fr.; relié, 7 fr.; 100 ex. Japon, 12 fr.
Philippe et Jean-Baptiste de Champaigne, par M. A. GAZIER, 55 gravures. 3 fr. 50; relié, 6 fr. 50; 100 ex. Japon, 12 fr.
Les Frères Van Ostade, par Mlle Marguerite Van de WIELE, 65 gravures. 3 fr. 50; relié, 6 fr. 50; 100 ex. Japon, 12 fr.

EN PRÉPARATION :

Les Moreau, par M. MOUREAU.
Le Corrège, par M. André MICHEL.
Memling, par M. Paul LEPRIEUR.
Gustave Courbet, par M. Abel PATOUX.
Les Lenain, par M. Antony VALABREGUE.
Les Tiepolo, par M. Henry de CHENNEVIÈRES.
Albert Durer, par M. Paul LEPRIEUR.
Lancret, par M. G. DARGENTY.
Roger Van der Weyden, par M. Alph. WAUTERS.
Pater, par M. G. DARGENTY.
A. Vander Meulen, par M Alphonse WAUTERS.
Topffer, par M. F. LHOMME.
Les Nattier, par M. Ch. NORMAND.
Les Holbein, par M. Paul LEPRIEUR.
Bernard Van Orley, par M. Alphonse WAUTERS.
Chardin, par M. Ch. NORMAND.
Les Gendres de Boucher : P. A. Baudouin et J. B. Deshays, par M. Ch. NORMAND.
F. J. Heim, par M. Paul LAFOND.
Oudry et Desportes, par M. Ch. NORMAND.
Les Cranach, par M. Paul LEPRIEUR.
Jules Dupré, par M. A. HUSTIN.
J. F. Millet, par M. Emile MICHEL.
Diaz, par M. A. HUSTIN.
Th. Rousseau, par M. Emile MICHEL.
Daubigny, par M. A. HUSTIN.
Jean Bologne et son Ecole, par M. Émile MOLINIER
David, par M. Charles NORMAND.
Benvenuto Cellini, par M. Emile MOLINIER.
Troyon, par M. A. HUSTIN.
Le Pinturicchio, par M. André PÉRATÉ.
Luca Signorelli, par M. H. MEREU.
Sandro Botticelli, par M. André PÉRATÉ.
Pigalle, par M. S. ROCHEBLAVE.
Hubert-Robert, par M. C. GABILLOT.
Les Cochin, par M. S. ROCHEBLAVE.
Le Guerchin, par M. H. MEREU.
Puget, par M. S. ROCHEBLAVE.
Les Vernet, par M. Albert MAIRE.
Lesueur, par M. S. ROCHEBLAVE.
Les Mansard, par M. Albert MAIRE.
Le Brun, par M. S. ROCHEBLAVE.
P. P. Rubens, par M. F. LHOMME.
Ingres, par M. Jules MOMMEJA.
Les Mignard, par M. Albert MAIRE.
Le Bernin, par M. L. BOSSEBEUF.
Raphael, par M. H. MEREU.
Carpeaux, par M. Paul FOUCART.
Ferdinand Gaillard, par M. Georges DUPLESSIS.
Robert Nanteuil, par M. Georges DUPLESSIS.
Debucourt, par M. Henri BOUCHOT.
John Constable, par M. Robert HOBART.
Germain Pilon, par M. A. FONT.
Jean Goujon, par M. A. FONT.
Hogarth, par M. F. RABBE.
Wilkie, par M. F. RABBE.
Praxitèle, par M. Maxime COLLIGNON.
Gainsborough, par M. Walter ARMSTRONG.
Falconnet, par M. Maurice TOURNEUX.
Miron, par M. PARIS.
Scopas, par M. PARIS.
Lysippe, par M. PARIS.
Polyclète, par M. PARIS.
Goya, par M. Paul LAFOND.